



MOI, EGO

H·É·M·I·S·P·H·È·R·E·S

LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

HES·SO HAUTE ÉCOLE SPÉCIALISÉE DE SUISSE OCCIDENTALE
UNIVERSITY OF APPLIED SCIENCES AND ARTS WESTERN SWITZERLAND

Miroir

Qui suis-je et que me raconte mon reflet dans ce miroir? L'artiste plasticien suisse John M Armleder travaille beaucoup au niveau de la perception et de la réception des œuvres d'art, ainsi que sur les interactions qu'elles provoquent. Il a réalisé ce crâne humain en miroir plexiglas en 2003. Il mesure 120x105 cm et se nomme «Lubaantun», d'après le nom d'une cité maya disparue au sud du Belize.

HÉMISPÈRES
LA REVUE SUISSE DE LA RECHERCHE ET DE SES APPLICATIONS

Moi, Ego

ÉDITÉE PAR LA HES-SO HAUTE ÉCOLE SPÉCIALISÉE DE SUISSE OCCIDENTALE

VOLUME X



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Pour son dixième volume, Hémisphères part à la découverte du moi. Est-il devenu surdimensionné, sans limite? Les paramètres de la vie d'un individu reposent effectivement de plus en plus sur ses épaules. Mais, sous toutes ces responsabilités, son ego croule. Il devient fragile et souffre de vague à l'âme (lire l'entretien avec David Le Breton en p. 14).

En parallèle, notre société encense l'individu. Elle passe son temps à l'examiner jusqu'à l'obsession, sur les réseaux sociaux ou dans les émissions de télé-réalité notamment. Mais dans le fond, participants et spectateurs de Facebook s'essaient tous à la même quête: celle de faire valider leur moi par les autres, afin de mieux le définir et se le réapproprier (lire l'analyse de Serge Tisseron en p. 12). Ce qui est surprenant, c'est que cette mise en scène permanente de l'ego ne débouche pas forcément sur des individus uniques.



Geneviève Ruiz,
responsable éditoriale
d'*Hémisphères*

PRÉFACE

Un ego complexe plutôt que narcissique

Au contraire, l'intimité surexposée engendre plutôt une sérialisation du moi, comme le montre *Hommes du XXI^e siècle*, le travail du photographe Hans Eijkelboom, présenté dans le Portfolio (voir en p. 19): alors que chacun pense acquérir une chemise unique au magasin, on se retrouve à la fin tous avec le même look. Dans la société de consommation de masse, il en va de même avec les meubles, la nourriture, la voiture, la culture... Cela montre combien la relation entre individualisme et conformisme est importante, mais aussi difficile à saisir. Plutôt qu'hypernarcissique, l'individu serait devenu hypercomplexe.

En plus de ces questions, ce dossier aborde le moi sous l'angle de la nutrition (p. 20), du selfie dans l'art (p. 23), de la religion (p. 28), ou encore de la génération sandwich (p. 68). Nous souhaitons que la lecture de ces articles vous fasse passer des instants de jubilation égoïste.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

RÉFLEXION

8 | A la recherche du moi perdu

GRAND ENTRETIEN

14 | David Le Breton

PORTFOLIO

19 | Hommes du XXI^e siècle

NUTRITION

20 | Je suis ce que je mange

ART

23 | Vous me voyez, donc je suis

THÉOLOGIE

28 | Quelle religion à l'ère de l'ego?

TRANSFORMATION

32 | Conversion, migration, sexualité

QUANTIFIED SELF

36 | L'identité de plus en plus chiffrée

INGÉNIERIE

40 | Se fondre dans la foule

Moi, Ego

SOMMAIRE

PORTRAITS

42 | Un rapport individualisé au moi

MUSIQUE

46 | La polyphonie identitaire des musiciens

THÉÂTRE

51 | Jouer en son nom sur scène

SANTÉ

52 | La schizophrénie

ÉCONOMIE

54 | L'identité des travailleurs en crise

MARKETING

58 | Made for myself

CROWDFUNDING

61 | Mettre de soi dans un projet

ROBOTIQUE

64 | Des millions de robots et moi, et moi, et moi

SOCIOLOGIE

68 | La génération sandwich

73 | Bibliographie
74 | Contributions
78 | Iconographie
79 | Impressum

A la recherche du moi perdu

En 2016, Narcisse n’admire plus éperdument son reflet dans l’eau. Il se cherche dans le miroir que lui tendent les réseaux sociaux.

TEXTE | Geneviève Ruiz

Qui raconte encore à ses enfants l’histoire de la Chèvre de monsieur Seguin? Cette jeune impertinente, qui s’est fait dévorer par le loup pour avoir préféré la liberté de la forêt à son enclos, n’est plus la vedette des histoires du coucher. A l’heure de l’hyper-individualisme, la morale de ce conte ne correspond en rien à ce que les parents transmettent à leurs têtes blondes. Et pourtant, l’héroïne de la fable d’Alphonse Daudet a forgé les rêves – et les cauchemars – de générations d’enfants.

Car durant la majeure partie de l’histoire occidentale, il s’agissait plutôt de perpétuer un ordre établi que d’affirmer son moi. L’individualisme est une construction historique qui s’est développée en lien avec la modernité. «Ses racines remontent à la Renaissance, explique Sandro Cattacin, sociologue à l’Université de Genève. A cette époque, on assiste à une nouvelle manière de concevoir le monde. Le protestantisme joue un rôle dans cette évolution, car il rend l’individu responsable de son destin.» En 1637, le philosophe français René Descartes publie son adage «Je pense, donc je suis», qui marque une étape importante dans l’épanouissement de l’individu. «Dans les siècles qui vont suivre et jusqu’à la Première Guerre mondiale, les libertés individuelles ne cesseront de s’affirmer», poursuit Sandro

Cattacin. La propriété privée, la liberté de mouvement, de choisir son conjoint ou son métier deviennent des droits établis sur le plan juridique. Pour le sociologue François de Singly, auteur de *Les sociologies de l’individu*, la Révolution française représente par excellence une révolution de l’individualisme, car elle donne à chacun un statut égal de citoyen. «La première modernité (du XIX^e siècle aux années 1960) a inventé l’universalisme abstrait, qui définissait tout ce que les individus ont en commun, analyse-t-il dans le magazine *Sciences Humaines*. La seconde modernité y adjoint un individualisme plus concret, qui valorise la construction des identités de chacun.»

Les Première et Deuxième Guerres mondiales marquent un ralentissement de l’individualisme, selon Sandro Cattacin: «On assiste alors à une soumission totale de la population au pouvoir et à un retour du collectivisme. Les Trente Glorieuses resteront ensuite caractérisées par une forte homogénéisation des comportements. Cette tendance durera cinquante ans et perdurera jusqu’aux années 1970.» Les mouvements sociaux de Mai 68 marquent le début d’un retour à l’individualisme. Permissivité de mœurs, culte du corps, essor des loisirs et déclin des mouvements collectifs: les années 1970-1980 sont souvent qualifiées comme la



René Descartes (1596-1650)

Ce philosophe, mathématicien et physicien français est célèbre pour son «Discours de la méthode», publié à La Haye en 1637. Il y exprime le fameux «Je pense, donc je suis», qui fonde les sciences sur le sujet connaissant face au monde qu’il se représente. Descartes a rédigé son ouvrage en français, contrairement à la tradition qui préférerait le latin, car il souhaitait être compris des femmes et des enfants.

L'«habitus» est une notion définie par le sociologue français Pierre Bourdieu (1930-2002), qui met l'accent sur le rôle des socialisations primaires (enfance) et secondaires (âge adulte) dans la structuration du comportement et de la vision du monde de l'individu. Le capital économique, social et culturel d'une personne déterminerait ainsi la majeure partie de son parcours de vie.

période de l'individu-roi, narcissique et hédoniste. Petit à petit, les sphères professionnelle, religieuse, familiale et étatique perdent de leur importance dans la structuration de l'identité. «Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore à la fin de ce cycle, observe Sandro Cattacin. On sent cependant un glissement vers un nouveau type de société, où les nouvelles technologies poussent encore plus à l'individualisation.»

Serions-nous en train de vivre l'accomplissement ultime de l'idéologie individualiste? Sans doute, mais nous payons aussi le prix de cette autonomie. Plusieurs sociologues considèrent qu'une nouvelle figure de l'individu a émergé dans le courant des années 1990. Parmi eux, Alain Ehrenberg, directeur de recherche au CNRS et auteur de *L'individu incertain*, ouvrage dans lequel il observe que «l'individu souffrant semble avoir supplanté l'individu conquérant». Car désormais, toutes les décisions de la vie, grandes ou petites, reposent sur les épaules de l'individu: son couple, son travail, son lieu et style de vie, etc. Cette situation entraîne un stress permanent: il doit continuellement effectuer des choix et se définir lui-même. Souffrance, fatigue et parfois dépression sont le résultat d'une mobilisation incessante du moi.

Un autre sociologue, Bernard Lahire, professeur à l'École normale supérieure de Lyon, parle d'un «individu éclaté», parce que les cercles de socialisation n'ont jamais été aussi nombreux pour une même personne: travail, famille, école, internet, loisirs, religion, etc. Chacun se construit une identité multiple avec des éléments de ces différents milieux, qui sont régulièrement en concurrence les uns avec les autres, ce qui entraîne des tensions. «Dans ce contexte, de nombreux sociologues estiment que la notion d'«habitus» de Bourdieu n'a plus lieu d'être, précise Sandro Cattacin. Un individu n'a plus d'identité cohérente en rapport avec son milieu social, économique et culturel d'origine. Chacun se construit seul, fait des expériences de socialisation uniques, et en retire un ensemble de dispositions individuelles. La recherche de soi devient donc un travail compliqué de tous les jours.»

Pour le psychiatre Serge Tisseron, spécialiste des nouvelles technologies et auteur du livre *3-6-9-12, apprivoiser les écrans et grandir*, internet joue un rôle essentiel dans la multiplication des possibilités de socialisation des individus en dehors de leur milieu d'origine: «Prenez un jeune qui aime la bande dessinée, mais qui

Passer du «je» au «nous»

Kennedy a marqué l'histoire avec son célèbre «Ich bin ein Berliner». Quel aurait été le sort du candidat Obama sans son «Yes we can»? Quant à l'anaphore «Moi Président de la République» de Hollande, elle a connu un effet boomerang, les promesses électorales n'ayant pas toutes été tenues. Début 2015, c'est derrière le slogan «Je suis Charlie» qu'il a paradé dans Paris.

Les slogans qui se déclinent à la première personne du singulier se multiplient ces dernières années. Des «je suis» sont devenus «danois», suite aux fusillades de Copenhague, «Boris» après l'assassinat de Nemtsov, «tunisien» au lendemain de l'attaque du musée du Bardo. Le drame du petit réfugié syrien, Aylan, a donné naissance à «Je suis Aylan». L'Histoire contemporaine ne cesse d'alimenter les occasions de venir raccrocher son «moi» au collectif. Quels prénoms, noms propres, noms d'Etats, de ville ou de peuples accompagneront demain des «Je suis...»? Un seul pourrait les rendre inutiles et c'est précisément celui qui tombe en désuétude. Qui se targue aujourd'hui d'être «citoyen»? L'engagement politique et les urnes sont boudés. L'appartenance à un «nous» citoyen décline au profit de ralliements multiples et éphémères. C'est ce que critique le philosophe Pierre Manent, auteur de «Situation de la France», qui regrette que la mobilisation de janvier 2015 se soit faite autour d'un slogan à la première personne du singulier, plutôt qu'au pluriel. Un «Nous sommes Charlie» aurait selon lui mieux signifié l'engagement collectif.

Geneviève Grimm-Gobat



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Lexique égocentrique

Par Adria Budry Carbó

Autocratie

L'autocratie est un système politique reposant sur l'autorité d'un seul individu. Sous ce régime, le pouvoir n'a d'autre légitimité que la satisfaction du moi de l'autocrate.

Ça

C'est la partie la plus obscure et impénétrable de notre personnalité. Le lieu où sont stockés nos désirs les plus inavouables, nos instincts et nos pulsions. Pour Freud, le père de la psychanalyse, le Ça est l'une des trois instances de la personnalité avec le Moi et le Surmoi.

Ego

L'ego désigne la conscience et l'image que l'on a de soi-même. Il est le fondement de notre personnalité, mais peut également devenir une entrave dans nos relations avec les autres.

Ego trip

Voyage – principalement intérieur – dont le but n'est autre que de satisfaire sa propre estime en faisant l'inventaire de ses qualités.

Identité

L'identité regroupe tout ce qui nous caractérise en tant que personne. Ces éléments sont souvent subjectifs et contextuels. Un individu se définit en effet différemment en fonction du groupe qu'il fréquente ou de son expérience de vie.

Je

Première personne du singulier désignant le locuteur. Base de toute expérience sensitive.

Moi

Le moi est la partie la plus consciente de notre personnalité. Il joue un rôle de médiateur entre nos pulsions, les interdits et les exigences – sociales ou culturelles – du monde externe.

«Je me suis inscrit à un atelier d'écriture», «je cherche un éditeur pour mon premier roman»... En ce début de XXI^e siècle, l'expression du moi dans une création artistique semble indispensable à l'accomplissement d'une vie. Qui n'a pas un projet de livre dans un tiroir? Le succès de quelques amateurs venus de nulle part alimente cette idée qu'au fond, nous sommes tous artistes, à l'image d'Erika Leonard, cette juriste londonienne, mère de deux enfants, qui durant son temps libre s'était mise à imaginer des épisodes inédits de la saga «Twilight» en y ajoutant quelques scènes sexuelles un peu épicées. Le succès de ses historiettes publiées sur internet a été tel qu'un éditeur australien a décidé de les publier en livre. Erika a choisi le pseudonyme de E.L. James et a opté pour un nouveau titre, plus accrocheur: «Fifty shades of grey». Si elle a réussi, pourquoi pas vous?

Le cortex insulaire ou insula est le lieu du cerveau où se forme le moi. Il joue un rôle dans la conscience de soi-même et dans la sensation d'être l'auteur de ses actes. Il permet de ressentir ce qui se passe à l'intérieur de son propre corps, comme la faim, le froid ou la douleur. Cette planche de «Gray's Anatomy of the Human Body» (Henry Gray, 1918) montre le cortex insulaire gauche humain, exposé par la dissection des parties operculaires.

Hiroshi Ishiguro pose avec un androïde qui lui ressemble comme un frère jumeau. Ce roboticien de l'Université d'Osaka au Japon conçoit des humanoïdes à l'apparence et au comportement ultra-réalistes, capables de tenir une conversation. Selon lui, il est déjà possible de construire un robot qu'on ne pourrait pas distinguer d'un humain, au moins pendant une rencontre suffisamment brève.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Taille fine, poitrine importante, côtes en moins, bouche en forme de cœur, mâchoire réduite, menton et nez affinés: Valeria Lukyanova a subi de multiples opérations chirurgicales pour ressembler à une poupée Barbie. Cette trentenaire ukrainienne est devenue une personnalité médiatique mondiale reconnue grâce à ses photos postées sur les réseaux sociaux. Régulièrement, des questions se posent sur la réalité de son apparence physique, certains estimant que ses photos peuvent émaner d'un montage, voire d'une modélisation en trois dimensions.



«Autoportrait dans un miroir convexe» comporte une similitude troublante avec les selfies actuels car la pièce derrière le sujet, ainsi que sa main au premier plan, sont déformées par l'effet du miroir. Cette œuvre a été réalisée en 1524 par le peintre et graveur italien Parmigianino (1503-1540). «Autoportrait dans un miroir convexe» se trouve actuellement au Musée d'art et d'histoire de Vienne, en Autriche.

Narcissisme

Ou l'art de tomber amoureux, comme Narcisse, de son propre reflet. Sublimation de l'ego, le narcissisme désigne une trop grande attention portée à sa propre image.

Personnalité

La personnalité regroupe l'ensemble des comportements définissant notre individualité par rapport au reste de la société. Le terme vient du grec «Persona» qui désigne un masque de théâtre antique. Cette étymologie suggère que notre personnalité peut être à plusieurs facettes.

Self

Anglicisme indiquant le rapport du sujet avec lui-même, son introspection. Le concept anglophone distingue entre le «vrai self», correspondant à une image cohérente que l'on se fait de soi, du «faux self» désignant une image «distordonnée» que l'on s'est constituée de soi pour faire face à une situation astreignante.

Solipsisme

L'autre existe-t-il? Le solipsisme, c'est le doute cartésien par excellence. Une attitude qui nous pousse à assumer que le moi est la seule manifestation de conscience dont nous ne puissions douter. La connaissance de quoi que ce soit d'extérieur à soi devient donc incertaine.

Sujet

Le sujet est un être réel doté d'une pensée autonome. Contrairement à l'objet, il est avant tout observateur. La notion de sujet est fondatrice de l'idée de conscience humaine.

vient d'une famille peu intéressée par cette activité. Avant, il aurait laissé tomber sa passion, car il n'aurait pas pu la partager. Maintenant, non seulement il peut trouver sur internet des interlocuteurs qui la partagent, mais il peut obtenir une reconnaissance en publiant en ligne. Cette nouvelle possibilité bouleverse la construction de son identité par chacun.» Pour expliquer le succès des réseaux sociaux, Serge Tisseron utilise le concept d'extimité, qu'il a proposé dans son livre *L'intimité surexposée*. Il le définit comme le désir de rendre publiques des parties de soi jusque-là gardées secrètes, afin de les valoriser et de se les réapproprier. «L'extimité est inhérente à l'être humain et a toujours existé. Elle permet de confirmer son moi dans le regard de l'autre. Mais elle prend d'autres dimensions à l'heure actuelle, à cause des possibilités des nouvelles technologies et des changements familiaux.» Pour le psychiatre, le désir d'extimité est désormais moins bridé, car l'image du père est affaiblie, au profit du pouvoir de la figure maternelle. Alors que le père installe une autorité et des limites, la mère a tendance à encourager l'expression du soi de l'enfant.

La mise en scène du moi sur les réseaux sociaux peut aussi être analysée en relation avec le concept de l'individu incertain. L'instabilité de l'identité et l'injonction permanente de la créer font de Facebook un support utile, voire essentiel: on utilise son profil pour confirmer qui l'on est, en utilisant par exemple l'application «Rétrospective sur l'année» pour créer un diaporama sur soi-même. Cette mise en récit sert à unifier et à rendre cohérent son moi, grâce à au regard de l'autre. Et si les réseaux sociaux aident l'individu incertain à se définir, ils reconfigurent en retour les fondements mêmes de son identité. Selon Serge Tisseron, «on est passé du 'je pense, donc je suis' au 'je vois et je suis vu, donc je suis'. J'observe que pour les jeunes, il est devenu plus important d'être remarqué que d'être aimé. Il s'agit d'un changement radical. Pour ce faire, on poste tout et n'importe quoi et on expérimente différentes identités virtuelles.» Le psychiatre français considère cette évolution comme «ni bonne ni mauvaise: nous nous trouvons juste dans un monde différent. Les individus essaient d'y vivre le mieux possible. Ils y connaissent des joies nouvelles, mais aussi des

souffrances nouvelles.» Car si auparavant la souffrance était liée au manque de liberté, elle réside désormais dans la peur de l'abandon.

Pour Sandro Cattacin, les individus ne sont pas tous égaux face à l'injonction de se définir eux-mêmes: «Les personnes qui ont le plus de mal avec les nouvelles identités complexes cherchent à les simplifier en se servant de stéréotypes pour se définir elles-mêmes et les autres. C'est ce qui explique le succès actuel des partis populistes.» A l'heure de l'hyper-individualisme, certains – et ils sont apparemment nombreux – sont mus par un profond désir de retourner à l'univers de la Chèvre de monsieur Seguin. ☞

Le «moi» aéroportuaire

L'aéroport est le lieu idéal pour analyser comment, sous l'injonction sécuritaire, le moi de l'hyperindividu peut se dissoudre instantanément.

Dès l'arrivée dans un aéroport, le «moi» des usagers est sollicité avant de rapidement se dissoudre. Une fois ses bagages étiquetés, le passager chemine dans les méandres de la file d'attente pour présenter son passeport au «check in». Vérification d'une identité qui ne tarde pas à s'éclipser, emportée sur le tapis roulant avec les valises. Cette formalité terminée, ce sont des êtres frappés de panurgisme qui empruntent le parcours tortueux les conduisant à la porte d'embarquement. Si l'on veut être transporté, il convient de se plier à des contraintes aberrantes, voire humiliantes.

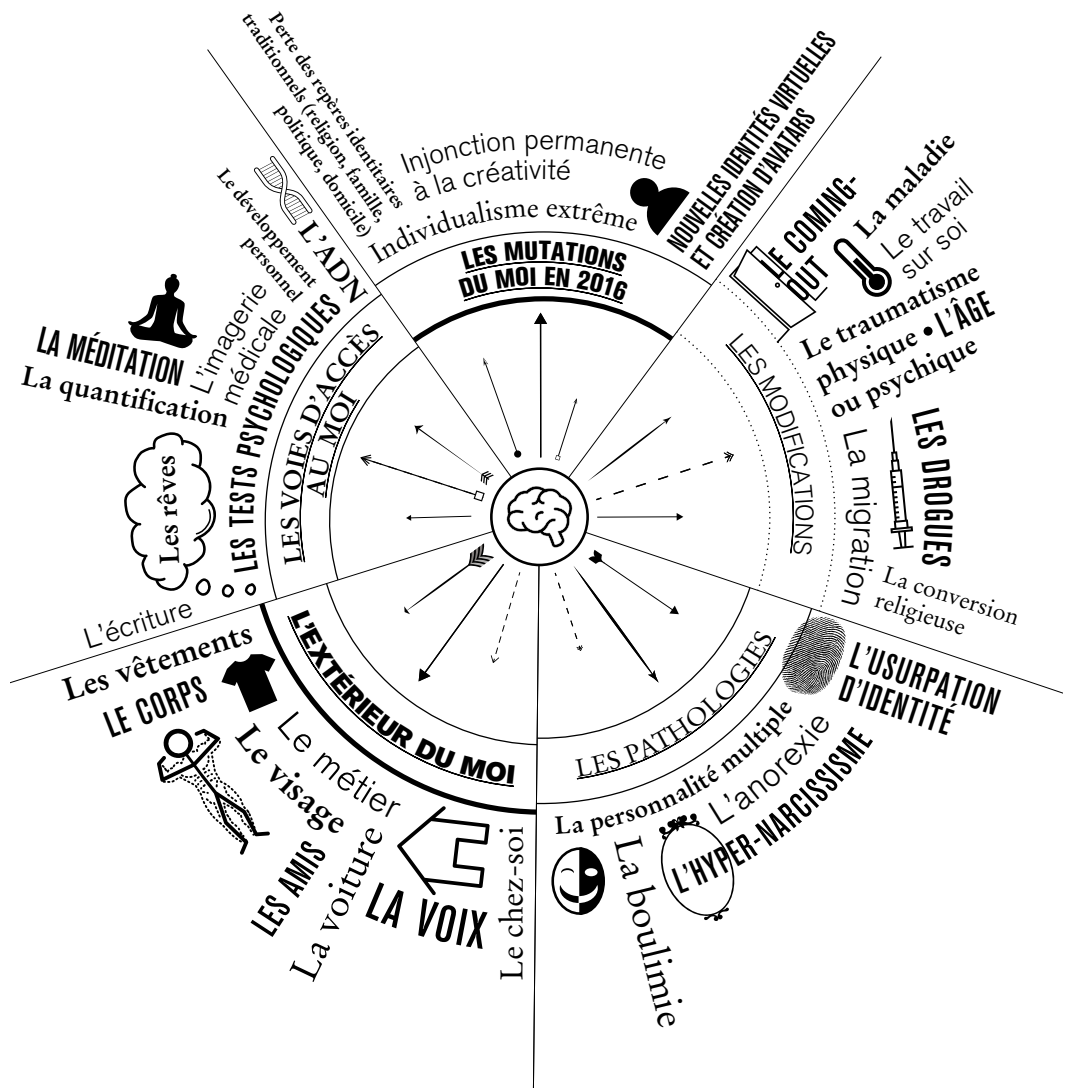
Où se niche le «moi» de ces passagers aux comportements moutonniers lors des étapes de contrôle qu'ils subissent? Les scanners corporels qui exhibent sur l'écran leurs corps dévêtus en aperçoivent-ils une trace? Sortent de ces séances de strip-tease des candidats à l'envol contraints de traverser le «Duty free shop». «Comme un pantin, le passager est manipulé, acheminé à travers un lieu préparé à son intention: une caverne d'Ali Baba où scintillent marchandises et tentations», constate le journaliste Philippe Rekacewicz qui étudie, depuis des années, la métamorphose des aéroports. Quand sonne l'heure du «Ready for Boarding», les «poulets sans tête» n'offrent aucune résistance à leur entassement. Dans son essai «EasyJet», Alexandre Friederich estime que «le low cost offre une métaphore sans pareille de nos sociétés. Il invente de nouvelles techniques de conditionnement du passager – comme on parle de conditionnement du poulet.»

Le philosophe Alain de Botton a passé une semaine à Heathrow pour rédiger son essai «Airport». Pour lui, si l'aéroport est un lieu déshumanisé, «il y a parfois un soulagement de se trouver dans un endroit qui admet son inhumanité.» Expédier son «moi» dans la soute, avec ses bagages: une expérience soulageante, au risque de ne plus le récupérer arrivé à destination.

Geneviève Grimm-Gobat

Définir le moi

Cette carte heuristique fonctionne comme une tentative de selfie du moi, avec ses multiples facettes et voies d'accès.



«Il est devenu difficile d'être un individu»

Pour le sociologue français David Le Breton, de plus en plus d'individus perdent leur équilibre dans notre société. Car affirmer son identité dans un monde de performance et de changements constants s'avère épuisant.

TEXTE | Céline Bilardo

Dans un monde qui change sans cesse, où les gens sont davantage mobiles et connectés, l'individu est aujourd'hui morcelé. Il doit se construire par lui-même et trouver ses propres valeurs, selon David Le Breton. Auteur de nombreux essais sur l'individu et l'identité, ce professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg essaie de comprendre dans son dernier ouvrage, *Disparaître de soi: une tentation contemporaine*, pourquoi de nombreuses personnes perdent pied car elles sont trop sous pression. Pour faire face, il est parfois nécessaire de «prendre des vacances de soi», dit David Le Breton. Il faut s'évader, s'isoler et n'être personne pendant un temps pour mieux se retrouver.» Le sociologue nous a livré son analyse du moi contemporain lors d'un entretien téléphonique.

Quelle est l'importance du «moi» dans notre société?

Dans les sociétés d'individus, comme le sont nos sociétés contemporaines, occidentales, on peut dire que le moi constitue le cœur de l'être humain. Il représente le lieu de la réflexivité, de la pensée sur le monde. Alors que dans une société communautaire ou traditionnelle, les personnes sont les héritières

de traditions qu'elles n'interrogent pas et de coutumes qui s'inscrivent dans une longue durée, dans nos sociétés occidentales, chacun de nous doit en permanence réinventer le monde qui l'entoure. Nous ne sommes plus des héritiers, mais des individus qui projettent des significations et des valeurs personnelles sur notre environnement.

Considérez-vous actuellement l'individu comme narcissique?

Je pense qu'il est à la fois fragile et narcissique. Nous nous trouvons, d'une part, dans une société narcissique, où bon nombre de nos contemporains sont centrés sur eux-mêmes et voient le monde commencer et finir à l'échelle de leur propre personne. D'autre part, il y a aussi des millions d'autres personnes qui sont projetées dans un univers infiniment précaire. Ce sont des individus d'une grande vulnérabilité, à l'image des migrants qui affluent dans nos pays aujourd'hui.

Dans votre dernier ouvrage, «Disparaître de soi», vous parlez d'un état de blancheur que recherchent ces personnes vulnérables...

J'utilise le concept de la «blancheur» pour

Le sociologue David Le Breton voit les réseaux sociaux comme un moyen de contrôler son image et d'être le maître absolu de son moi.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

parler de la recherche d'équilibre. La blancheur représente un état d'absence qui nous permet de relâcher la pression. C'est un moment que l'on choisit délibérément de prendre pour se défaire de notre quotidien trop oppressant. Cette notion rassemble des moments où l'on disparaît de soi-même à travers une activité physique ou sportive, à travers le fait de couper son bois ou de lire par exemple. La lecture est une manière, pour des millions de nos contemporains, de se retrouver dans un univers paisible, où on est immergé dans une histoire qui ne nous concerne pas, mais qui nous émeut. La blancheur se retrouve aussi dans l'amour du cinéma ou de la musique, dans mille activités parfois très répétitives, dans lesquelles on rêve en même temps qu'on les accomplit. On est dans une espèce de longue transe et on trouve son équilibre comme cela.

Nous vivons donc à une époque où l'individu souhaite lâcher prise de lui-même...

Tout à fait! Il est devenu difficile d'être un individu dans notre société. Nous devons être en permanence sur le qui-vive, toujours disponible. L'individu doit continuellement rendre compte de ses responsabilités sociales, familiales, ou professionnelles. Du coup, il a souvent l'impression d'être traqué et n'en peut plus d'être lui-même. J'observe que de plus en plus de personnes craquent sous les contraintes de leur identité. Il s'agit d'une espèce de fatigue, de saturation d'être soi, qui amène à se sentir en porte-à-faux avec le monde. Jusqu'à se percevoir soi-même comme nul et insignifiant, et avoir le désir de mourir, ou en tout cas de disparaître. Les conduites à risques des adolescents d'aujourd'hui sont par ailleurs révélatrices à ce sujet.

Pourquoi les adolescents prennent-ils des risques?

Toutes les conduites à risques des jeunes représentent des tentatives de disparaître. Il en existe une très caricaturale, c'est la recherche du coma éthylique. Comment se fait-il que tant d'adolescents vivent dans cette passion du coma et ne boivent pas pour l'ivresse, mais pour s'évanouir et pour être réveillés

quelques heures plus tard? Pour moi, c'est révélateur et cela ne traduit en aucun cas une conduite suicidaire. Je vois la blancheur comme un sas, duquel on peut revenir, un lieu pour se retrouver, pour reprendre son souffle et pour se décider à revenir participer à nouveau au lien social. C'est ce qui se passe pour la grande majorité des adolescents qui sont pris dans les conduites à risques. Ils reviennent!

Quelles sont les autres manières de disparaître de soi?

De plus en plus d'individus deviennent complètement transparents. Ils vont chercher l'indifférence et à ne plus être atteints par le monde qui les entoure. Je constate que dans toutes les familles aujourd'hui, on connaît quelqu'un qui ne veut plus sortir de chez lui. Cette personne se trouve souvent sous la protection de la famille, qui accepte qu'elle ne fasse plus rien, se retire en quelque sorte. Au Japon d'ailleurs, il existe un exemple saisissant de cela, ce sont les Hikikomori: des adolescents qui ne quittent plus leur chambre pendant des années! Ils sont en dialogue avec le monde entier, puisqu'ils sont immergés dans les réseaux sociaux et en même temps ils n'ont plus aucun contact physique avec leurs parents ou leurs amis. Des espèces de moines hyper-modernes, complètement branchés sur toutes les technologies contemporaines, mais qui sont dans le refus absolu du contact physique ou de la parole.

N'y a-t-il pas tout de même des façons positives de déconnecter de son moi?

Oui, ce sont celles que j'ai abordées dans mes livres sur la marche: l'une des raisons de l'immense engouement de notre société pour la marche tient à cette capacité qu'elle offre de nous débarrasser de nous-mêmes pendant quelque temps et donc de ne plus être écrasé par nos responsabilités. Les marcheurs sont des hommes ou des femmes qui prennent des chemins de traverses, qui n'ont de comptes à rendre à personne pendant quelques heures ou quelques jours, selon s'ils font le chemin de Compostelle par exemple. Ces personnes ne sont plus astreintes à la contrainte de l'identité parce qu'elles sont parties avec

leur sac à dos. Peut-être regardent-elles de temps en temps leur mail ou répondent-elles à leur téléphone. Mais sur la route, les rencontres sont anonymes. Ces individus ne sont plus des médecins, des avocats, des ouvriers, des chômeurs ou des personnes déprimées ou en proie à des maladies. Ils deviennent des personnes que l'on rencontre quelques heures, avec qui l'on déjeune dans les fermes-auberges.

Vous parlez beaucoup des individus qui s'isolent. Mais qu'en est-il de ceux – très nombreux – qui mettent en permanence leur ego en scène sur les réseaux sociaux?

Notre monde est extrêmement hétérogène: si certains tendent à disparaître, d'autres s'affichent et signifient constamment leur présence dans le regard des autres. De manière générale, je vois les réseaux sociaux comme un moyen de contrôler son image, d'être le maître absolu de son moi. On y montre de soi que ce que l'on veut et on s'efface pour le reste. Parfois, internet sert aussi de masque. C'est le monde du déguisement, un immense carnaval où tout est possible parce que de toute façon, il n'y a pas de contrôle. Il n'y a que ce que l'on dit de soi aux autres.

Les réseaux sociaux représentent parfois aussi un bon moyen pour disparaître. A l'image de ce jeune qui possède une dizaine de pseudos sur différents forums et qui me confiait que «la seule identité que je ne supporte pas, c'est mon identité avec un corps». Il révèle ainsi combien il a du mal à vivre, mais aussi comment il s'épanouit à travers les identités qu'il s'invente.

Si ce jeune a du mal avec son identité corporelle, c'est peut-être justement parce que le corps a pris tellement d'importance dans la construction de notre moi...

Effectivement. Comme nous vivons aujourd'hui dans une société du look et de l'image, notre corps et la manière dont on est vêtu, coiffé, ou tatoué révèle notre identité aux autres. Il s'apparente désormais à une forme de langage. La peau est devenue une scène à travers laquelle on se dévoile, par la passion des tatouages, des piercings, et aussi



Essena O'Neill était une jeune fille parfaite: elle avait 950'000 «followers» sur les réseaux sociaux, était sponsorisée par des marques et avait un physique de mannequin. En novembre 2015, du jour au lendemain, elle a effacé ses 2'000 photos et a posté une vidéo dans laquelle elle explique, en larmes et sans maquillage, que les réseaux sociaux ne sont pas la vraie vie. Sa critique a été reprise par les médias du monde entier.

des implants sous-cutanés. On donne ainsi un message aux autres sur la personne que l'on est. Comme si le corps devenait un logo, l'image de la personne que nous sommes. D'où la nécessité de la traiter, de la décorer, de sorte que les autres reconnaissent la manière dont on souhaite être.

Comment voyez-vous l'évolution de l'individu dans les années à venir?

Je pense que nous allons vers la persistance des phénomènes que je décris dans *Disparaître de soi*. La tendance au rendement, à l'efficacité et à la performance – qui détruit énormément de vies – va s'accroître. En même temps, j'observe aussi l'émergence de formes de résistances sociales et politiques, avec le mouvement slow par exemple. Certaines personnes cherchent à retrouver un rythme qui leur appartient, le goût de vivre et le plaisir d'être avec les autres. ☺

*David Le Breton, *Disparaître de soi: une tentation contemporaine*, Editions Métailié, 2015.

Hommes du XXI^e siècle

De 1992 à 2013, le photographe hollandais Hans Eijkelboom a capté les gens anonymes menant des vies banales, dans la rue, sans qu'ils s'en aperçoivent. Son «modus operandi» était à chaque fois le même: arrivant dans une ville, il choisissait un emplacement stratégique, le plus souvent une zone piétonne près d'un centre commercial. Il se postait ensuite à un endroit précis de trente minutes à trois heures et laissait son œil observer la foule jusqu'à ce que se détache un stéréotype. Son appareil autour du cou, Hans Eijkelboom le capturait ensuite à l'aide de son déclencheur dissimulé dans sa poche.

Vingt et un ans de travail, 6'000 photographies et 500 planches d'images forment la matière de son recueil «Hommes du XXI^e siècle». Des séries fascinantes qui révèlent des tribus incongrues, comme celle des t-shirts roses, des jupes en jeans ou des doudounes. Derrière la fascination du photographe hollandais pour les choix vestimentaires des passants se cache une quête identitaire: «Quand on achète une chemise, on est tout heureux, et on ne se rend pas compte que 600'000 autres portent exactement la même», explique Hans Eijkelboom dans «Le Monde» du 13 novembre 2014. Je ne trouve pas ça triste, mais plutôt étrange, et même beau.» Ces photos montrent les liens complexes entre individualisme et conformisme. Elles révèlent ce «moi sérialisé» qui caractérise l'identité de l'homme post moderne: il entreprend, achète et vit selon ses désirs, qui sont largement conditionnés culturellement.

Par Geneviève Ruiz

David Le Breton est né à Mans dans la Sarthe (France) en 1953. Anthropologue spécialiste des rites adolescents et de l'identité, il enseigne la sociologie à l'Université de Strasbourg et travaille également en tant que chercheur au laboratoire «Culture et Sociétés en Europe».



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Je suis ce que je mange

De plus en plus, l'identité s'affirme dans l'assiette. Allergies, régimes minceur ou idéaux écologiques représentent autant de moyens de confirmer qui l'on est.

TEXTE | *Andrée-Marie Dussault*

«Gluten, cacahuète, lactose... Tous les jours, nous avons des clients avec des allergies. J'en ai même eu un allergique à l'huile d'olive! Puis, il y a les végétariens, les végétaliens, ou encore, ceux qui ne mangent pas d'ail ou d'oignon...» Le grand chef cuisinier Carlo Crisci souligne que les nouvelles exigences qui, depuis une dizaine d'années, animent les clients de son restaurant Le Cerf à Cossonay, lui donnent du fil à retordre. «C'est un casse-tête chinois. C'est chronophage et ça perturbe le service.»

Pour Claude Fischler, sociologue de l'alimentation et auteur de *Alimentations particulières*, ces nouveaux «particularismes alimentaires» diffèrent des anciens. «En Grèce antique, certaines sectes, comme les pythagoriciens, adoptaient un régime particulier, ce qui les excluait en partie de la vie de la cité.» Car qui mange différemment, volontairement ou non, s'exclut. «Manger la même chose consiste à faire la même chair, le même sang. On partage la nourriture en même temps que l'identité culturelle et sociale. Manger différemment est le propre de l'autre.» Mais aujourd'hui, les régimes particuliers, en constante augmentation dans les sociétés postindustrielles, sont le fait de choix personnels. Selon Claude Fischler, ces derniers sont facilités par l'autonomisation croissante de l'individu, qui peut s'autoriser

davantage à transgresser les règles culturelles traditionnelles. L'épanouissement individuel est désormais considéré comme un objectif suprême et la notion de choix est devenue centrale dans tous les domaines (conjoint, carrière, alimentation...).

Claude Fischler observe par ailleurs que les particularismes alimentaires ne sont pas distribués également selon les cultures. «En France, et largement aussi en Suisse romande, le repas est conçu comme un rituel de communion. Ils sont beaucoup moins tolérés que dans les pays anglo-saxons, où l'héritage puritain et l'idéologie individualiste ont donné naissance à une conception plus contractuelle que communautaire. Le menu peut donc y être négocié.»

Diététicien et chargé d'enseignement à la Haute école de santé de Genève HEdS-GE, Raphaël Reinert estime que les particularismes alimentaires constituent un nouveau mode d'identification: «On s'identifie au groupe qui partage notre idéologie ou notre allergie, car on se retrouve autour d'un point commun.» Par ailleurs, les gens sont toujours plus informés et sensibilisés, notamment par rapport aux allergies et aux intolérances.

L'explosion du végétarisme et du véganisme, par exemple, s'expliquerait selon Raphaël

L'école pythagoricienne a été fondée par le philosophe grec Pythagore (580 - 490 av. J.-C.). Ses membres suivaient un régime alimentaire complexe s'approchant du végétarisme. Ils considéraient que se nourrir de la chair d'autres animaux était criminel.



Les photographes Peter Menzel et Faith D'Aluisio ont passé trois ans à faire le tour du monde pour documenter ce que mangent les gens. Leur travail a été publié en 2010 sous le titre «What I Eat: Around the World in 80 Diets». Les images ci-contre montrent quatre des 80 personnes qui ont posé avec leurs aliments d'un jour: un boucher allemand, une jeune fille américaine, un vendeur de chameaux égyptien et une agricultrice brésilienne.

Reinert aussi par une prise de conscience environnementale et sanitaire, rendue possible par l'accès à l'information. Mais d'autres forces sont à l'œuvre. Le diététicien ne nie pas «que de plus en plus de personnes souffrent d'allergie, en partie à cause de nos modes de vie, comme le «trop» d'hygiène ou la consommation d'aliments manufacturés. Toutefois, l'industrie agroalimentaire maîtrise des techniques de marketing très performantes. Les grandes enseignes réalisent des chiffres d'affaires sans cesse croissants avec leurs produits sans gluten et sans lactose.»

Raphaël Reinert observe aussi que les gens mangent de plus en plus seuls: «Les célibataires, qui souvent dînent devant l'écran d'ordinateur ou de télévision, sont plus nombreux. On travaille plus loin de chez soi et on rentre moins déjeuner à la maison.» L'Association suisse pour la restauration collective estime que, chaque jour en Suisse, un million de repas sont consommés à l'extérieur. Le diététicien constate encore que nous mangeons plus vite et que nous passons moins de temps à cuisiner. «Mais le lien social tissé par le repas en commun ne disparaît pas pour autant. Lorsque nous invitons ou célébrons, nous passons encore beaucoup de temps à la préparation du repas et à socialiser autour de la table.»

De manière générale, Raphaël Reinert observe dans sa pratique que les consommateurs se sentent toujours plus déboussolés par les nombreux paradoxes de notre rapport à l'alimentation: «On parle de manger local, mais on consomme toujours davantage de mets étrangers. Le poids et l'apparence jouent un rôle croissant dans nos sociétés, mais on n'a jamais eu autant accès à des aliments riches en saccharose et en graisses. L'agroalimentaire propose de plus en plus d'«aliments», mais les maladies chroniques liées aux déséquilibres alimentaires augmentent.»

C'est dans ce contexte où notre rapport à l'alimentation se complexifie continuellement qu'émerge la nutrigenomie, une discipline qui étudie les interactions entre la nutrition et les gènes. Coauteur de *La nutrigenomie dans votre assiette*, Walter Wahli croit que des bénéfices importants pourront être envisagés dans la prévention de maladies et de dérèglements métaboliques, «en décryptant comment les gènes réagissent à l'alimentation. Une alimentation adéquate, spécifique et ciblée pourra être prescrite à des groupes spécifiques d'individus.» Au vu du potentiel de cette nouvelle discipline, l'individualisation de l'alimentation a encore de beaux jours devant elle. 🍴



TROIS QUESTIONS À

Isabelle Carrard

Cette professeure à la Haute école de santé de Genève – HEdS-GE est l'auteure avec Maaïke Kruseman d'une étude sur les personnes qui ont réussi le pari d'une perte de poids durable.

En quoi consiste votre recherche?

Nous avons étudié comment des personnes en surpoids ont perdu leurs kilos en trop et comment elles ont maintenu leur nouveau poids. Pour cela, nous avons comparé un échantillon de 18 personnes avec ce profil et un groupe d'individus ayant toujours eu un poids stable dans la norme. Notre définition du «maintien d'une perte de poids» correspond à une personne avec un indice de masse corporelle au-delà de 25 kg/m², qui perd plus de 10% de son poids et maintient cette perte au moins un an.

Pourquoi le maintien du poids a-t-il transformé ces personnes?

Toutes ont ressenti de nombreux bénéfices. Elles se sentent plus en santé, plus mobiles, plus séduisantes. Elles ont plus confiance en elles, sont plus à l'aise avec les autres. La plupart sont fières, car il s'agit souvent d'un gros défi. Les gens qui réussissent à maintenir une perte de

poids représentent environ 20% de ceux qui cherchent à le faire. En moyenne, nos participants ont perdu 25.2 kilos. Dans certains cas, le surpoids remontait à l'enfance, dans d'autres, il était lié à un arrêt brusque de l'activité physique, ou à une alimentation déséquilibrée. Il était parfois successif à une grossesse.

Cet exploit influence-t-il l'identité?

Ce qui affecte l'identité, c'est d'avoir un surpoids dans une société où c'est très stigmatisé. Cela laisse des traces. Les gens concernés intériorisent les préjugés liés au surpoids. Aucun de nos sujets ne blâmait l'extérieur, ils se sentaient responsables en tant qu'individus. On a constaté qu'ils avaient moins confiance en eux que le groupe de contrôle. Ils avaient aussi davantage besoin d'organiser leur activité physique et leur alimentation, la crainte de reprendre du poids demeurant. On a pu observer de l'anxiété, de la frustration ou même un sentiment d'injustice. Dans certains cas, c'est pour le reste de leur vie qu'ils devront être vigilants.

Vous me voyez, donc je suis

Au-delà de l'aspect fun du selfie – cette pratique d'autoportrait aussi vieille que la photographie qu'on s'est senti obligé de nommer ces dernières années – se cache une profonde redéfinition de la subjectivité.

TEXTE | *Sylvain Menétrey*



La version complète
de la revue est en vente
sur le site

www.revuehemispheres.com

Pendant quatre mois l'an dernier, des selfies aux tons pâles ont fleuri comme des cerisiers japonais sur les comptes Instagram et Facebook d'Amalia Ulman. La jeune artiste hispanique de

25 ans, teinte en blonde baby doll pour l'occasion, posait volontiers en lingerie, parfois sur son lit avec des peluches roses, comme une starlette de la K-pop. Les selfies étaient entre-

coupés de photos de pâtisseries, de mugs de cappuccino, de produits de beauté Chanel soigneusement arrangés ou de messages *bitchy* du type: «C'est pour moi, pour moi, que je veux être belle, pour semer la graine de la jalousie dans le cœur des autres garces, pour moi.» Obsédé par l'argent et par son apparence, le personnage de femme enfant entretenue, provocante et un brin toxicomane créé par l'artiste a rapidement tenu en haleine des centaines d'usagers. Parmi eux, d'anciennes connaissances troublées par les frasques inhabituelles de leur amie, de nouveaux fans fascinés par le discours sans complexe et les photos aguicheuses de la blonde et pas mal de trolls nauséabonds qui ont transformé le profil de la jeune femme en un jeu de massacre. La confrontation a culminé lorsqu'elle a annoncé qu'elle allait subir une augmentation mammaire. Son compte Facebook a tenu la chronique de l'opération, à l'issue de laquelle elle a posté une selfie de sa poitrine bandée assorti d'un commentaire où elle déclarait qu'elle souhaitait être une inspiration pour «toutes les jeunes filles qui songent à pratiquer cette opération, qui en vaut la peine».

Cette candeur théâtrale a fait exploser les réactions de soutien comme de haine des «amis» et spectateurs de ce moment d'exhibitionnisme assez perturbant.

Intitulée *Excellences & Perfections*, cette performance digitale était en réalité entièrement scénarisée. Les photographies à l'hôpital étaient des appropriations d'images existantes. Les selfies étaient précédés d'un travail de stylisme et de scénographie puis étaient retouchés en post-production. Outrancière, mais pourtant très crédible – notamment parce que tous les commentaires de l'artiste étaient recopiés ou inspirés de publications existantes – la performance parodiait les mécanismes de l'auto-marketing, ce phénomène qui se développe aussi bien dans le monde de l'art contemporain que sur les réseaux sociaux. Vitrines du moi, les profils fonctionnent comme des espaces d'esthétisation de la vie quotidienne. Certains usagers traitent leur personnalité comme s'ils étaient des marques et publient des photos de bouquets de fleurs ou de petit-déjeuner aussi parfaits et lisses que des images publicitaires. Génératrice de trafic, de



A l'école du narcissisme

A la recherche de la photographie 3.0, l'ECAL a mené plusieurs projets d'expérimentation autour du selfie.

Lors du Salon du meuble à Milan, en avril dernier, les étudiants du Master Design de Produits et ceux du Bachelor Photographie de l'ECAL ont exposé leurs interprétations cool et contemporaines de la planche à trou pour photo. L'exposition *#ECAL #PhotoBooth* présentait en effet une série d'installations qui constituaient autant de thèmes ou d'environnements dans lesquels le spectateur était invité à se photographier. Le visiteur pouvait ainsi alternativement jouer avec son ombre, prendre un autoportrait à 180° grâce à des surfaces réfléchissantes ou encore se servir d'objets qui détournaient la fonction appareil photo des smartphones pour créer des images originales.

Toujours dans le cadre de l'ECAL, mais lors d'un workshop à Pékin cette fois-ci, les étudiants en design d'interaction ont surjoué les touristes accros aux selfies, en réalisant une version inflationniste de l'autoportrait, sous la forme de photos de classe prises devant des monuments, en réalisant un «selfilm», ou en photographiant des Chinois qui se photographient dans un exercice de mise en abîme du moi, décidément bien chahuté.



Ces figurines sont des portraits 3D de personnes bien réelles, réalisées par le studio PocketSizeMe. Le moyen ultime de combler un désir narcissique?

Ego trip 3D

Grâce à l'impression tridimensionnelle, il devient possible de s'immortaliser sous la forme d'une figurine miniature en résine. De jeunes start-up y croient, les clients, eux, hésitent encore (un peu).

Le portrait 3D se présente comme le moyen le plus technologique pour combler nos désirs narcissiques. Plusieurs studios, dont Minimoï ou Osmo-Lab en Suisse romande, se sont lancés sur ce nouveau marché prometteur. Pas tous avec succès car, à vrai dire, la timidité reste de mise face à ces représentations miniatures d'individus, ainsi que le constate Ulrike Kiese, fondatrice du studio PocketSizeMe: «Beaucoup de gens s'intéressent au produit, mais demandent un temps de réflexion.

Certains préfèrent offrir une séance de pose en cadeau plutôt que de faire le pas eux-mêmes.» Avec certainement l'espoir qu'on leur rende la pareille. Rappelons qu'il aura fallu du temps à la photographie avant d'être acceptée: lors de son invention, on craignait qu'elle ne vole l'âme de celui qu'elle représentait. Qui plus est, culturellement, statuer un personnage vivant soulève des réticences. Ainsi, lors de l'érection de la statue de Louis XIV à la place des Victoires à Paris en 1686, on critiquait cet acte d'idolâtrie. Ulrike Kiese cherche donc à informer et insiste sur la dimension humaine de son métier. «Nous aimons les gens, nous nous intéressons à leur personnalité, c'est ce qui fait notre force», explique cette pionnière de la technique, qui possède un studio en Argovie et un autre à Zurich. Une séance de pose ressemble à l'expérience que l'on pouvait vivre naguère chez un photographe professionnel

avec qui le meilleur profil, le fond et d'autres paramètres de l'image étaient discutés. En quelques minutes, une personne est scannée de la tête aux pieds. Les données sont ensuite retravaillées numériquement puis imprimées à l'échelle désirée. «Le simple fait de se voir en tout petit étonne beaucoup les gens. Le portrait 3D permet aussi de se découvrir de dos, ce qui n'est pas possible dans la vie réelle.» Le malaise peut survenir de l'aspect sculptural de la figurine. «Il faut se regarder comme dans un musée, à un mètre de distance. De tout près on reconnaît la matière, les couches d'impression. En raison des centaines de couches imprimées, les couleurs n'apparaissent pas aussi vives que dans la réalité.» Reste qu'au-delà de ces menues imprécisions, c'est bien un double ultra-réaliste que crache la machine, et cela jusqu'à l'attitude. Un trip vers l'alter ego dès 249 francs.

likes et de commentaires, adorée ou détestée, la bimbo apparaît comme l'émanation ultime de ce système médiatique narcissique: l'équivalent digital de Lindsay Lohan pour la presse à scandales. «Auparavant, seules les bimbos professionnelles garnissaient les médias dominants; aujourd'hui les médias sociaux peuvent transformer quiconque le souhaite en bimbo», écrivait l'artiste Hannah Black dans un texte consacré à la figure de la «hot babe». Parvenant à lier de manière intelligente une critique du consumérisme à la problématique de la (sur)valorisation de soi à travers le selfie, tout en se servant de manière inédite du médium des réseaux sociaux, le travail d'Amalia Ulman a été largement acclamé par les critiques.

En s'appropriant des codes d'images populaires, l'artiste témoignait du changement de modèle dans la consommation d'images introduit notamment par la pratique du selfie. Naguère détenue par un petit groupe de photographes professionnels et d'éditeurs, l'autorité sur les images s'est aujourd'hui dissolue. «Le philosophe spécialiste des médias Boris Groys explique qu'on est passé d'une culture de consommation de masse à une culture de production de masse, explique Alain Antille, qui enseigne la philosophie à l'École cantonale d'art du Valais - ECAV. Longtemps, il n'y avait que quelques producteurs d'images qui se distinguaient par leur talent et une grande masse de gens pour les contempler. Aujourd'hui tout le monde est artiste, mais il n'y a plus personne pour regarder les images.»

L'absence quasi complète de médiation lors de la fabrication d'un selfie symbolise cette prise de pouvoir du consommateur devenu producteur. Le célèbre selfie du film *Thelma & Louise*, pris avec un appareil Polaroid au moment du départ en cavale des héroïnes exprimait cette liberté: les deux affranchies n'avaient plus besoin d'un homme pour se photographier. Souvent décrié pour sa superficialité, le selfie jouerait un rôle positif dans la construction de soi. «On retrouve la notion d'extimité du psychiatre Serge Tisseron, qui encourage cette démarche consistant à dévoiler des éléments de son intimité aux autres comme une manière de confirmer qui nous sommes», poursuit Alain Antille.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Ces autoportraits ont été réalisés en 1659 par Rembrandt (1606-1669) et en 1889 par Vincent van Gogh (1853-1890).

Cette nouvelle perspective qui met l'accent sur le regardeur s'oppose aux discours classiques sur la subjectivité. Fondement de notre modernité, le cartésianisme considère le moi comme un tout cohérent. La conscience de soi est la seule vérité sur laquelle peut s'appuyer celui qui souhaite appréhender le monde. Les philosophes postmodernes, en particulier Michel Foucault et Judith Butler, se sont appliqués à déconstruire cette certitude. Selon eux, la notion d'un moi unique serait une construction sociale que des normes et des idéologies imposent à l'individu. Par exemple, le genre n'est pas considéré comme biologique ou naturel, mais comme le résultat de discours sur la masculinité et la féminité.

Les autoportraits de Rembrandt ou de Van Gogh proposent des images égocentriques du monde, qui passe entièrement par le filtre de leur subjectivité. A l'inverse, tout en étant le modèle unique de ses images, l'artiste contemporaine Cindy Sherman se présente comme une simple surface, un corps sans identité propre, capable d'endosser tous les rôles sans jamais rien révéler de son âme. Au travail d'introspection de l'époque moderne s'est ainsi substituée une pratique de fragmentation du moi.

Le selfie réintroduit l'image d'un moi plus unifié, mais qui n'existe qu'à travers le regard des autres. Bien qu'il ne s'agissait pas d'un selfie, le portrait de Caitlyn Jenner publié en couverture du magazine américain *Vanity Fair* en juin 2015 est révélateur de cette nouvelle subjectivité. Habillé d'une guêpière, le regard assuré, l'ancien athlète américain Bruce Jenner révélait son changement de sexe et interpelait les lecteurs d'un audacieux: «Call me Caitlyn.» Comme sa belle-fille Kim Kardashian, le transsexuel sexagénaire possède son émission de télé-réalité dans laquelle on peut suivre les péripéties liées à son changement d'identité. Cette surexposition médiatique témoigne du fait que, davantage que l'opération, c'est le regard des autres qui entérine la nouvelle identité de Caitlyn Jenner. Le monde est décidément une scène sur laquelle chacun joue le rôle de sa vie, mais gare aux trolls pour les sujets devenus objets. ☺

Kim Kardashian a été l'une des premières personnalités à populariser les selfies sur les réseaux sociaux. Cette productrice et animatrice de télévision américaine a publié en mai 2015 une autobiographie, «Selfish», qui est une compilation de ses selfies réalisés durant les neuf dernières années.

TROIS QUESTIONS À

Jelena Martinovic

Explorer les influences entre techniques de manipulation mentale et pratiques artistiques, c'est ce qui intéresse Jelena Martinovic, historienne de la médecine et collaboratrice scientifique pour le projet de recherche «MIND CONTROL». Tout le contraire de l'ego trip.

Quels sont les axes de recherche de MIND CONTROL?

L'objectif de ce projet du Fonds national suisse de la recherche mené par la HEAD – Genève est d'analyser certaines expressions artistiques radicales de la période 1950-1970 (performance, cinéma expérimental, architecture radicale, art conceptuel) à partir des techniques de conditionnement mental développées à cette époque. Nous travaillons d'un côté à retrouver des archives pertinentes dans les deux domaines – histoire de la psychologie et histoire de l'art – pour montrer les interactions et favoriser les échanges entre ces deux disciplines. L'autre volet consiste à organiser des conférences permettant aux spécialistes de se rencontrer, mais aussi des symposiums ouverts réunissant spécialistes et grand public, comme «Behave!» et «Listen!» en février et en avril derniers. Nous visons donc un croisement des disciplines et des publics.

Pourquoi les années 1950-1970?

Ces décennies sont très riches en exemples. La notion de contrôle, de conditionnement mental est alors au cœur du modèle behavioriste et de certaines pratiques expérimentales en psychologie, du militaire qui cherche à développer des techniques de sujétion mentale (expériences de privation sensorielles menées par la CIA, l'étude des soldats de retour de Corée dits «brainwashed»), mais aussi chez de nombreux artistes de la contre-culture, notamment ceux qui utilisent les nouveaux médias, comme la vidéo, pour dénoncer «l'infiltration des esprits» par l'Etat, les médias, et théorisent la place de l'artiste dans le «déconditionnement des masses».

Vos recherches ont-elles déjà livré des premiers résultats?

Un élément qui se dégage concerne les nouvelles psychothérapies centrées autour de techniques de coaching et d'autopersuasion. Les personnes qui théorisent ces nouvelles psychothérapies sont en fait très proches de scientifiques qui travaillaient sur l'isolement sensoriel ou les altérations de conscience par des psychotropes pour «reprogrammer» le cerveau. Un autre élément concerne la pensée paranoïaque, un phénomène transhistorique, mais dont la version après la Seconde Guerre a fasciné autant qu'irrité les artistes. Et ce n'est pas près de s'arrêter.

Propos recueillis par Catherine Riva

Quelle religion à l'ère de l'ego?

Dans une société marquée par l'individualisme, les croyants adoptent une religiosité plus personnelle. Et la concurrence entre activités spirituelles et laïques se renforce.

TEXTE | Serge Maillard

«Certaines personnes se sont mises à pleurer, car elles parlaient de sujets intimes, qui les touchaient profondément. Et cela quelle que soit leur pratique spirituelle.» Pas moins de 1'300 personnes sondées, dont plus de 70 ont accepté un entretien approfondi d'une heure et demie: la récente étude soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, sous la direction de Jörg Stolz, professeur de sociologie des religions à l'Université de Lausanne, est la plus exhaustive jamais menée sur la spiritualité des Suisses. Des urbains, des ruraux, des jeunes, des personnes âgées, des hommes, des femmes, des Confédérés, des étrangers, des chrétiens, des «sans confession»... Le fruit de ces travaux est sorti en 2015 sous forme d'un livre au titre explicite: *Religion et spiritualité à l'ère de l'ego**.

L'intitulé du livre est très approprié, selon Jörg Stolz, «car l'individualisation de la pratique spirituelle – ou de la non-pratique – traverse tous les âges et toutes les confessions. Aujourd'hui, le «moi» a clairement remplacé le «nous».» Les recherches ont permis d'identifier quatre groupes distincts (quoique aux frontières parfois mouvantes) sur la question de la spiritualité. Elles révèlent également une intensification de la «concurrence séculière»: dans un monde où les sollicitations sont nombreuses, difficile de dégager du temps pour la spiritualité... En

trois points, voici les principales conclusions de cette étude.

1. Le triomphe de l'ego

On pourrait penser que l'individualisation de la pratique spirituelle ne touche que les personnes ayant adopté une spiritualité alternative. Il n'en est rien. «C'est une constante, qui concerne tous les groupes, y compris les institutionnels, souligne Jörg Stolz. Même les catholiques les plus conservateurs nous disent: «Je vais à la messe, parce que cela me fait du bien.» C'est le «je» qui compte. Or, la religion était vécue très différemment avant les années 1960. Lors des entretiens en profondeur, des personnes âgées nous ont bien raconté cette évolution, de la sphère publique vers la sphère privée, de la tradition vers le choix individuel.»

Moins hiérarchisées que l'Eglise catholique, les Eglises protestantes ont peut-être été «pionnières» de cette individualisation, poursuit le spécialiste. Mais le tournant a réellement été pris dans les années 1960: «Cela n'a pas été une décennie sans spiritualité, mais de grandes remises en question, symbolisées par Vatican II chez les catholiques, et qui a concerné toutes les religions. A partir de là, il y a eu un phénomène de distanciation des religions institutionnelles et d'individualisation de la pratique spirituelle.

La dernière grande étude du FNS sur la religion date de 1999. En quinze ans, Jörg Stolz note que la tendance à la sécularisation s'est renforcée. Parallèlement, il observe un affaïssement du clivage entre des zones urbaines plus sécularisées et des zones rurales plus attachées aux religions institutionnelles, qui prévalait encore dans les années 1970 et 1980.

Ces deux images illustrent les changements de comportements en à peine huit ans: la foule recueillie lors du décès du pape Jean-Paul II en avril 2005 contraste avec les milliers de smartphones filmant le premier discours du pape François en mars 2013. Comme l'explique le sociologue Jörg Stolz, en matière de religion, c'est désormais le «je» qui prévaut dans toutes les confessions.



Cela ne concerne pas que la Suisse, mais tous les pays européens.»

A l'ère de l'ego, la norme ne consiste pas tant à être religieux ou non qu'à choisir sa spiritualité. «Dans notre société, c'est l'individu qui est maître de son destin. Avant les années 1960, on ne choisissait pas d'être religieux ou pas. C'était une donnée sociale.»

2. Quatre grands types de croyances

Dans leur photographie du paysage spirituel suisse à l'ère de l'ego, Jörg Stolz et ses collabo-

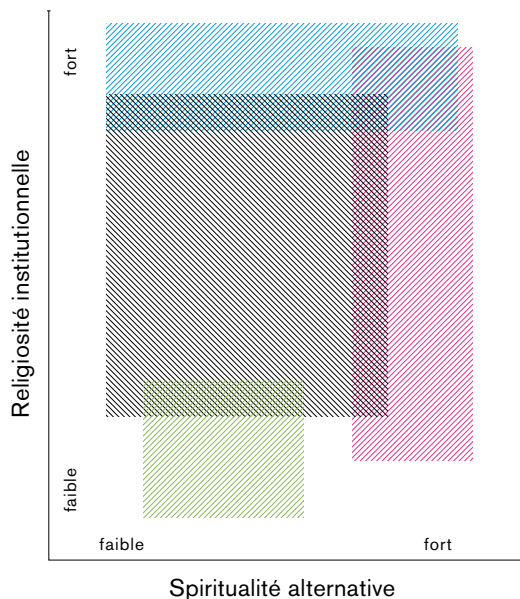
rateurs identifient quatre grandes catégories de populations. Les plus nombreux sont les distancés (57% des personnes sondées). «C'est le groupe de personnes le plus intéressant, celui qui va encore se renforcer, estime le sociologue. Il reste du religieux en eux, ils sont encore membres d'une Eglise du point de vue formel mais ne la fréquentent qu'occasionnellement.»

Les institutionnels, qui s'identifient plus clairement à une Eglise, représentent aujourd'hui un cinquième des sondés (18%). Ils sont suivis des alternatifs (13%), «qui se définissent plutôt

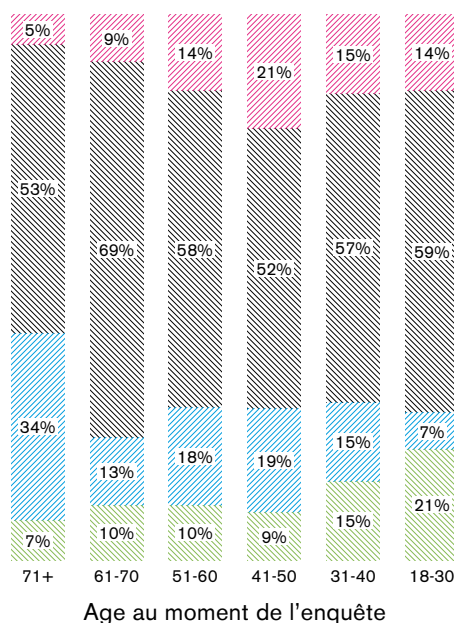
Les quatre grands types de croyances

Cette typologie schématique recouvre des zones grises, c'est-à-dire des vases communicants entre les groupes. Selon Jörg Stolz, elles sont particulièrement présentes entre les distanciés et les alternatifs et entre les distanciés et les séculiers (une personne athée pourra par exemple se rendre à l'église à une certaine occasion). Pour mieux rendre compte de ce phénomène, le chercheur a nuancé son étude en établissant neuf sous-catégories.

Quatre profils de la croyance



Les croyances selon l'âge



Les Suisses et leurs croyances

Distanciés (57,4% des personnes sondées)
Ils constituent le plus grand groupe de la typologie de l'étude. Les distanciés se définissent comme membres d'une des grandes confessions. Ils peuvent penser et agir selon des conceptions religieuses et spirituelles. Mais ces dernières ne sont pas particulièrement importantes dans leur vie et ne sont que rarement mobilisées.

Institutionnels (17,5%)
Il s'agit des membres actifs affiliés aux Eglises catholique ou réformées, ainsi que de la grande majorité des membres des Eglises évangéliques libres. Dans leur vie, ils accordent une grande valeur à la foi et aux pratiques chrétiennes.

Alternatifs (13,4%)
Les personnes rassemblées sous ce terme font état de formes de croyances et de pratiques holistiques et ésotériques. Les alternatifs parlent plutôt de «spiritualité» que de «religion» et s'intéressent moins à la foi qu'à l'expérience et au savoir.

Séculiers (11,7%)
Il s'agit de personnes sans aucune pratique religieuse et sans convictions, ni foi religieuses.

TROIS QUESTIONS À

Claude Bovay

La diversité religieuse pose des défis aux institutions sociales, estime Claude Bovay, responsable de la filière Master en travail social de la HES-SO et spécialiste de la question.

Les Suisses ont des croyances de plus en plus individuelles. Comment les institutions sociales réagissent-elles à cela?

C'est difficile de répondre, car la situation des personnes les plus fragilisées est peu investiguée par la recherche. Il n'existe pas de politique centralisée sur ces questions en raison du fédéralisme. Et dans le domaine du travail social, on observe une grande hétérogénéité d'institutions publiques et parapubliques. J'ai par exemple réalisé des recherches dans le domaine carcéral, pour savoir comment la diversité religieuse y était gérée. J'ai pu constater que la culture politique cantonale, voire locale, influençait beaucoup les décisions.

Mais n'y a-t-il tout de même pas une tendance commune à ces institutions?

Je considère qu'on arrive à un modèle standard, caractérisé par le respect de deux principes: la neutralité et l'égalité. Mais leur application relève de la compétence des professionnels sur le terrain. Dans l'ensemble des institutions, on observe une tendance à donner une dimension œcuménique à la figure de l'aumônier. Il y a une réflexion de plus en plus poussée sur les questions religieuses dans les écoles, les hôpitaux ou les services socio-éducatifs. La prise en compte de la diversité concerne les usagers, mais aussi le personnel. Il s'agit d'un travail difficile, qui génère rapidement de gros enjeux: dans le cas du planning familial, comment concilier la mission d'information sociale ou sanitaire avec certains particularismes religieux? Dans le domaine de l'éducation, faut-il traiter les demandes basées sur des motifs religieux au cas par cas ou édicter des règlements?

Ces questions deviennent vite politiques...

Tout à fait. En Suisse, il existe d'ailleurs un grand écart entre la gestion de la question religieuse par les institutions, qui prônent des valeurs comme la sécularisation, le dialogue ou le règlement des demandes au cas par cas, et la politisation de certains débats par l'UDC notamment. Sur la question de l'interdiction du voile à l'école par exemple, il y a d'abord une grande différence entre le nombre de personnes concernées et la mise en scène de l'objet politique. Souhaite-t-on vraiment entrer dans une logique de réglementation qui stigmatiserait une minorité de personnes? Jusque-là, des accords à l'amiable avaient la plupart du temps pu être trouvés pour les personnes concernées.

propos recueillis par Geneviève Ruiz

comme spirituels que religieux» et recouvrent une vaste palette de pratiques spirituelles. Enfin, les séculiers ferment la marche (12%): ni spirituels ni religieux, ils se définissent comme athées ou indifférents. Schématique, cette typologie recouvre des zones grises, c'est-à-dire des vases communicants entre certains groupes.

3. Concurrence séculière accrue

A l'ère de l'ego, la pratique religieuse et spirituelle se retrouve en forte concurrence avec d'autres activités. «Avant les années 1960, aller au catéchisme était une obligation. Aujourd'hui c'est une option, dont les parents évaluent les coûts et les bénéfices pour leurs enfants.» Une attitude qui a écorné les religions institutionnelles.

Comme le précise l'étude, pour les fournisseurs religieux ou spirituels, cela signifie qu'ils doivent durablement s'adapter à une situation dans laquelle les individus leur sont affiliés non pas en raison d'une tradition mais en raison de leur propre choix, fondé sur une évaluation des services et des prestations. «C'est pourtant sur le terrain de la concurrence séculière que les Eglises ont une marge de manœuvre importante, explique Jörg Stolz. Il est certes de plus en plus difficile d'attirer «individuellement» un public plus éclaté, centré sur lui-même, qui a par ailleurs beaucoup d'autres choses à faire. Mais les religions institutionnelles conservent des atouts à l'ère de l'ego, dont les mots clés sont le développement personnel et la paix intérieure.»

S'il se dit «désolé» d'être toujours le «porteur des mauvaises nouvelles» pour les religions en tant que sociologue, le chercheur estime que ses travaux pourraient ouvrir des pistes de réflexions et de renouvellement pour les Eglises: «L'ère de l'ego implique aussi une forte pression individuelle, celle de «réussir» sa vie. Elle a de nombreux revers. Chacun est responsable de ses succès et de ses échecs. Or, un message chrétien fondamental est que même si l'on ne «réussit» pas selon les normes sociales dominantes, on a de la valeur en tant qu'individu. Cette forme de grâce est un élément potentiellement très attractif pour de nombreuses personnes qui souffrent à l'ère de l'ego.» ☞

Conversion, migration, sexualité: partir pour devenir autre

Aux prises avec un monde tournant à pleine vitesse, les individus sont de plus en plus tentés par la transformation radicale. Mais la mue n'est pas toujours libératoire.

TEXTE | *Adrià Budry Carbó*

Les parents de D. sont éprouvés. Dans la chambre de leur fils ne subsistent plus que des tapis de prière et une djellaba blanche. Ce Genevois de 20 ans, catholique d'origine, est parti au printemps en Syrie.

Celui qui se fait désormais appeler Abdullah s'est converti à l'islam sur le tard. Il s'est radicalisé après avoir côtoyé un groupe rigoriste de la mosquée du Petit-Saconnex. En un an, son comportement a complètement changé. Ses notes ont dégringolé, il a perdu sa place d'apprentissage et s'est réfugié dans une lecture compulsive du Coran. Jusqu'à trois fois par jour, il partait prier à la mosquée. Ses parents ne le reconnaissaient plus.

Si le cas de ce jeune en quête de repères est singulier, il incarne néanmoins un mécanisme humain et très contemporain: le besoin de partir de soi. Que ce soit une étape mystique, un changement de vocation ou une crise existentielle: tout individu aspire à un moment donné de sa vie à changer de peau. Parfois, ce désir n'est que temporaire. D'autres fois, la transformation est définitive.

Philippe González, sociologue spécialiste des religions, perçoit dans la conversion de ce Genevois une quête d'autonomisation par rapport à son groupe de référence: «Ce jeune s'est construit contre une identité héritée. Il a cher-

ché à sortir des paramètres de ses parents pour choisir sa propre croyance.» Car la transformation de soi est avant tout un voyage solitaire. A l'arrivée, les liens sociaux et professionnels doivent être reconstruits. Il revient alors aux proches d'accepter – s'ils le peuvent – l'être nouveau qui se présente à eux. Et, éventuellement, de lui pardonner. Car, peu importe la direction choisie, tout le monde emprunte un jour la route de la transformation.

Parmi ces mutations identitaires, certaines sont plutôt anodines: elles peuvent être intérieures, se matérialiser par un changement d'orientation professionnelle ou une nouvelle activité sportive. D'autres, comme la sexualité, témoignent d'une évolution plus importante. Rupture, crise de la quarantaine ou coming-out, le sexe représente un puissant marqueur identitaire. Pour ceux qui choisissent de changer de genre, la transformation est radicale (lire témoignage ci-contre).

La migration représente également un voyage interne, «dont on ne sort jamais indemne, rappelle Claudio Bolzman, spécialiste des mouvements migratoires pour la Haute école de travail social de Genève – HETS-GE. La vie est faite de routines. Nous n'existons pas seuls, mais nous nous construisons en relation avec les autres. Changer d'environnement va affecter notre identité.» Les nouvelles technolo-



«Je vis une forme d'unification de moi-même»

Sylvain, transgenre et professeur de conception en produits industriels, témoigne de sa métamorphose.

«Il y a une année, j'ai entamé un voyage dont je ne connais pas encore bien la destination», confie en souriant Sylvain, transgenre et professeur de conception à la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud - HEIG-VD. Ce quadragénaire d'origine française, qui vit en Suisse depuis une quinzaine d'années, a, en effet, pris la décision de suivre un traitement hormonal. Il raconte que si des changements physiques sont déjà apparus, le bouleversement est avant tout intérieur: «Mes goûts, mon odorat, ma perception de l'environnement et mon comportement, tout a évolué.» Sylvain ne sait pas encore jusqu'où il souhaite aller dans sa transformation. «Je ne sais pas si j'irai jusqu'au bout. Mon objectif n'est pas

de basculer d'un sexe à l'autre. Je vois cela comme un processus fluide, dont je n'ai pas planifié toutes les étapes. Si je disparaissais pour revenir transformé en femme, comme le font beaucoup de transsexuels, j'aurais l'impression de renoncer à une partie de mon identité.» Ce que le professeur envisage, c'est d'être plus «en femme» pendant certaines périodes et plus «en homme» pendant d'autres, dans un mode androgyné fluide. «Ce serait une forme d'unification de moi-même.»

Ce qui lui tient à cœur, c'est de ne choquer personne. «Je ne veux pas imposer mes choix à mon entourage. J'ai eu de la chance de pouvoir bénéficier d'un environnement professionnel bienveillant et notamment du soutien de ma hiérarchie et de certains de mes collègues. Je sais bien que ce n'est pas le cas partout, mais la société change. Certaines études indiquent que la présence de trans représente une opportunité pour les organisations. Ils auraient une vision moins genrée des rapports de travail.» Quant aux réactions de ses proches, elles sont pour

l'instant positives dans l'ensemble: «Ma compagne – avec laquelle je vis depuis quinze ans – m'accompagne dans ce processus. Cela n'allait pas de soi au départ. Mais avec l'aide d'une psychologue, nous avons pris la décision de vivre cette aventure ensemble, sans savoir encore bien où elle nous mènera.» Quant à ses parents, ils sont heureux de voir qu'il va bien: «Ma mère dit qu'elle a retrouvé l'enfant que j'étais, avec de la joie de vivre.»

Mais tout n'est pas rose: il y a les amis qui ne lui adressent plus la parole ou ceux à qui il n'a pas encore souhaité parler de son changement. «Parce que je me garde le droit de gérer cette transformation. Il s'agit de ma vie et j'ai fait le choix d'avancer. J'ai ressenti un côté masculin et féminin en moi depuis tout petit. J'ai choisi de me connecter à cela pour devenir qui je suis fondamentalement.» Et ce processus ne va pas sans occasionner des angoisses: «Est-ce que je me suis lancé dans une quête perdue d'avance? Comment peut-on vivre avec un corps entre deux genres? Cela me donne le vertige parfois.»

par Geneviève Ruiz

gies et la globalisation ont facilité le brassage des populations. Quelque 215 millions de personnes vivent actuellement dans un autre pays que celui dans lequel elles sont nées, soit 3-4% de la population mondiale.

Pour de nombreux individus candidats à une transformation, celle-ci sera forcément libérateur. Ils imaginent leur vie meilleure dans un autre pays, une autre religion ou un autre genre. Et c'est parfois le cas. «Les personnes transgenres sont par exemple moins stigmatisées que par le passé, estime Quentin Delval, de l'Unité Égalité & Diversité de la HES-SO. La médiatisation de certains cas en Amérique du Nord a été positive. A certains égards, cela rappelle la libération sexuelle des années 1960.» En Suisse, pour prévenir les discriminations, les 28 hautes écoles (HES) ont par exemple mis en place des normes afin de gérer la diversité comme l'instauration de règles de non-discrimination à l'embauche ou le langage épïcène. Un programme de soutien est également prévu pour les personnes transgenres afin de leur permettre de «valider leur potentiel». La Hochschule de Lucerne a même accepté en mai de créer une case genre «non spécifié» dans ses formulaires.

Quentin Delval rappelle la fantastique intégration de Christa Muth. Née Christophe, cette professeure de la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD avait pu continuer à enseigner après sa vaginoplastie. Toutefois, ces bonnes pratiques sont loin d'être généralisées: «Il s'agit d'une personne bien intégrée au niveau professoral et qui bénéficiait du soutien de la direction. Cela ne veut pas dire que ce type de transformation ne constitue pas un obstacle à l'avancement d'une carrière professionnelle.»

De nombreux migrants réussissent également à s'intégrer dans leur pays d'accueil et y connaissent le succès. Juan Gasparini en sait quelque chose. Ancien militant péroniste, il a dû quitter l'Argentine du dictateur Jorge Videla à 30 ans. Il a emporté avec ses bagages le souvenir de sa femme assassinée, des cicatrices de torture et deux enfants en bas âge. «Il a fallu recommencer à nouveau. J'avais l'énergie de ma

jeunesse et mes enfants à charge comme motivation.» A son arrivée en Suisse, il apprend le français et se lance dans une formation universitaire qui débouchera sur une nouvelle vocation: le journalisme. Un parcours qui voit naître un homme nouveau. «J'ai laissé derrière moi toutes ces années de souffrance. Il a fallu aller de l'avant sans se retourner. C'était la condition pour pouvoir survivre. Il fallait changer.»

Claudio Bolzman précise que les migrants bénéficiant d'un «capital mobilité» ont beaucoup plus de facilité à s'intégrer dans leur nouveau milieu. De même que ceux qui ont déjà un réseau sur place parce que des membres de leurs familles ou de leur diaspora ont emprunté le même chemin avant eux. De grandes différences d'intégration subsistent, en effet, suivant les origines et la provenance sociale des individus. Et avec, au bout du chemin, beaucoup de déceptions pour ceux dont le capital culturel rend l'adaptation plus difficile.

Pour Quentin Delval, la question de qui peut réellement se permettre d'être transgenre reste aussi entière: «Une personne qui subit plusieurs formes de domination liées à un handicap, à son origine ethnique ou socio-économique aura plus de peine à s'assumer comme une personne transgenre qu'une personne dans la «norme» par rapport aux autres aspects de la vie.» Car pour les transgenres, il reste toujours difficile de faire accepter leur identité. «Toute notre représentation du monde est genrée, rappelle Quentin Delval. En français, chaque mot est associé à la masculinité ou à la féminité. C'est une vision binaire qui complique leur acceptation par la société.»

Quant à ceux qui espèrent une émancipation de leur moi au moyen d'une conversion religieuse, la frustration peut aussi se trouver au bout de la route. Pour Philippe González, chercheur à l'Université de Lausanne, «il est faux de résumer la conversion à une thérapie personnelle. Les individus sont confrontés à des interprètes de la théologie qui ont une vision du monde et des objectifs propres. Il se joue un combat idéologique autour de ces questions. La religion reste une manière d'organiser les groupes humains.»



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

L'identité de plus en plus chiffrée

Du poids à l'humeur en passant par le rythme cardiaque, la mesure permanente de soi se généralise et se partage. Effet de mode ou changement profond?

TEXTE | Jean-Christophe Piot

L'Américain **Chris Dancy** vit littéralement dans une bulle de capteurs: plus de 500 dispositifs mesurent chaque minute de sa vie. De la qualité de l'air qu'il respire à sa fréquence cardiaque en passant par le dernier titre écouté sur sa chaîne, du nombre de mails reçus au détail de ses déplacements à la seconde et au mètre près, il mesure tout. Même son chien, géolocalisé en permanence, n'y échappe pas... Caricature, coup de pub? Autoproclamé «homme le plus connecté du monde», Chris Dancy, 46 ans,

pousse à l'extrême une logique de mesure de soi (ou «quantified self») que la démocratisation des moyens technologiques ne cesse de faciliter. A l'heure où n'importe quel smartphone moderne compte chacun de nos pas sans nous demander notre avis, plus rien n'échappe aux capteurs: «Techniquement, il n'existe plus de limites à ce qu'on peut mesurer, que ce soit automatiquement ou manuellement, explique **Yann Bocchi**, professeur d'informatique de gestion et spécialiste de l'internet des objets à la HES-SO Valais-Wallis HEG. Tout peut s'imaginer.»

Et tout s'imaginer: des bracelets de fitness à l'Apple Watch jusqu'aux... couches pour bébés. Les modèles de Pixie Scientific alertent les parents lorsqu'il est temps de changer leur enfant et surveillent au passage le bon fonctionnement des reins du petit dernier. Le «quantified self» génère désormais un bouillonnement d'initiatives parfois loufoques, du WC connecté japonais Satis à la brosse à dents Kolibree, qui contrôle la qualité du brossage.

Des innovations prometteuses pour les sportifs et les malades

Qui s'observe donc ainsi, par capteurs interposés? Avant tout, les sportifs: la mesure de la performance a en effet toujours été associée à l'exercice physique. Rien d'étonnant à ce que coureurs, cyclistes et nageurs soient la première cible des entreprises de la high-tech: leurs ou-



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Il n'existe plus beaucoup de limites à ce que l'on peut mesurer, à l'image de Chris Dancy, l'homme le plus connecté du monde: il porte en permanence dix capteurs sur lui et en possède 13 autres à son domicile et dans sa voiture.



tils se calquent sur des pratiques préexistantes et font exploser les usages. «Il ne s'agit pas tant d'un changement de nature que d'un changement d'échelle», confirme Camille Gicquel, auteure avec Pierre Guyot des *Apprentis sorciers du moi*. Ce qui est nouveau, c'est la facilité: chacun peut se monitorer sans aide extérieure.»

Autre secteur concerné, la santé. Au-delà de la myriade d'applications dédiées à la nutrition ou au bien-être, le «quantified self» intéresse les médecins et les soignants. Pour eux, la collecte à distance de données biométriques ouvre d'immenses perspectives. «Les hôpitaux utilisent

depuis longtemps des outils destinés à capter des données, mais la miniaturisation permet aux malades de ne plus se rendre à l'hôpital ou d'en sortir plus vite, en étant suivis à distance», explique Yann Bocchi. Dans ce secteur, il existe une grande différence entre les outils ou des applications grand public et ceux des professionnels, dont la qualité de mesure n'a rien à voir: «Un cardiofréquencemètre de 50'000 francs est bien plus précis qu'une montre connectée à 100 francs», observe Henning Mueller, responsable de l'unité eHealth au sein de la HES-SO Valais-Wallis HEG. Idem pour la lentille connectée développée par Sensimed, une an-

cienne start-up de l'EPFL. En mesurant les pressions à l'intérieur de l'œil, elle permet aujourd'hui aux ophtalmologues de détecter des glaucomes. Demain, elle devrait permettre de prédire leur apparition plusieurs mois, sinon plusieurs années à l'avance.

Du côté des chercheurs, on voit surtout dans cet afflux de données une opportunité considérable: la possibilité de recueillir des informations individuelles traitées ensuite de manière collective. Croisées et interprétées, rendues anonymes, elles offrent aux soignants une foule d'indicateurs statistiques précieux. «Les études se multiplient dans tous les domaines pour trouver de nouvelles corrélations, améliorer les traitements, anticiper les accidents cardiaques, les crises d'épilepsie ou les accidents vasculaires cérébraux», explique Henning Mueller. Les projections les plus récentes indiquent même qu'on pourra à l'avenir ne pas se limiter à accumuler et corréler des données médicales personnelles, mais s'en servir pour construire un modèle informatique de soi. Cette simulation fonctionnelle permettrait par exemple de prédire de manière dynamique la réaction aux traitements.

Raconter sa vie en chiffres

Cette tendance à se surveiller serait-elle le symptôme d'une évolution des identités? «Se mesurer n'a rien de nouveau en soi», tempère Anne-Sylvie Pharabod, ethnologue pour les Orange Labs, qui observe que ces pratiques s'inscrivent rarement dans la durée. Les statistiques lui donnent raison: une étude de l'Institut CSS Insight a montré que 40% des utilisateurs abandonnent leurs outils après six mois. Les balances connectées et les traqueurs GPS serviraient davantage à établir un diagnostic qu'à engager un réel changement de comportement.

Quelles sont les motivations de ces utilisateurs qui ne se limitent pas à tenir le journal numérique de leur existence mais les partagent en partie sur les réseaux sociaux? «Je ne crois pas qu'il faille y voir une quête d'approbation ou de l'égoïsme, avance Anne-Sophie Pharabod. C'est frappant chez les coureurs qui cessent très rapidement de diffuser ces in-

Le patient digital, cette personne si unique

La médecine se personnalise de plus en plus. Pour concrétiser cette volonté, des chercheurs ont développé un dossier-patient individuel.

«La personnalisation médicale prend de plus en plus d'importance, constate Michael Schumacher, professeur à l'Institut informatique de gestion de la HES-SO Valais-Wallis HEG et responsable du projet eHealth. Elle émane de la volonté du patient. Lorsqu'il cherche des informations concernant sa maladie sur internet, c'est souvent pour pouvoir mieux discuter avec son thérapeute. Un dialogue sur des forums ou des réseaux sociaux spécialisés comme Patientslikeme.com offre même la possibilité d'entrer en contact avec des gens souffrant de la même maladie, de partager des informations et de se soutenir psychologiquement.» Avec son unité de recherche eHealth, Michael Schumacher souhaite mettre en place un dossier-patient digital, sur lequel pourra se baser une médecine personnalisée. Médecins généralistes, spécialistes, ou infirmières d'un service hospitalier: chaque professionnel de la santé collecte des données concernant un même patient.

«Avec eHealth, nous avons élaboré des technologies qui interconnectent ces informations dispatchées, explique Michael Schumacher. De tels outils doivent permettre à l'ensemble des prestataires médicaux qui soignent une personne d'avoir accès à tout ou une partie de ses données de santé.» Ce système ne peut évidemment fonctionner qu'avec le consentement du patient. Et, comme le précise le professeur, «cet outil statistique ne prend pas en compte l'individu dans son entier. Le dossier-patient reste une assistance à la prise de décision, qui ne remplacera jamais le soignant qui interagit avec une personne.»

Malgré tout, cette technologie comporte beaucoup d'avantages: exhaustive, elle évite les erreurs et les doublons, permet une médication et un diagnostic précis, adaptés à l'individu. Le patient digital ne se situe plus dans une moyenne, mais devient un point exact sur une courbe, une personne qui a besoin de soins spécifiques. Cela peut par exemple permettre un dosage médicamenteux ajusté à son état ou une cohérence avec l'ensemble des prescriptions. Le dossier-patient existe déjà dans les cantons de Genève et du Valais. A terme, il sera généralisé au niveau fédéral.

Par Peggy Frey

formations sur les grandes plateformes comme Facebook pour se tourner vers des sites spécialisés où ils se retrouvent entre pairs.» Partager ses mesures personnelles relèverait plutôt d'une nouvelle forme de mise en récit du soi, à en croire Camille Gicquel: «On se met à utiliser des chiffres pour raconter sa vie comme on s'est mis à utiliser les statuts Facebook, puis les photos sur Instagram.» Au-delà du jugement social ou moral, existe-t-il un risque de dérive du quantified self? «Le problème commence lorsque la mesure n'est plus un choix», estime Camille Gicquel. Et c'est déjà le cas: Samsung installe par défaut son application S-Health sur ses smartphones. Apple prévoit d'intégrer des capteurs biométriques dans ses écouteurs, certains fabricants de vélos embarquent d'entrée un certain nombre de capteurs dans les guidons de leur machine... En matière de mesure, le consentement n'est donc de loin pas toujours explicite. ▮

La mesure de soi s'apparente aussi à un mouvement militant. Il a été créé en Californie en 2007 sous l'impulsion de Gary Wolf et Kevin Kelly, deux journalistes du magazine «Wired». Selon eux, le «quantified self» représente la promesse d'un monde où la technologie permettra d'améliorer la santé et le bien-être au niveau individuel, comme au niveau collectif.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Se fondre dans la foule

Les bousculades meurtrières posent la question de la capacité de l'individu à s'auto-déterminer. Le point sur les connaissances scientifiques sur le sujet.

TEXTE | *Julien Calligaro*

L'une des dernières grandes bousculades a eu lieu en septembre dernier près de La Mecque, lors du pèlerinage musulman du Hajj. Le bilan des morts est lourd: au moment de mettre sous presse, les chiffres officiels en recensaient 2'223. La catastrophe se serait produite lors d'un croisement de deux groupes de pèlerins. Selon le ministre saoudien de la Santé, ils auraient ignoré les instructions de sécurité. Ce tragique accident n'a rien d'isolé: on dénombre plus de 20 mouvements de foule mortels depuis l'an 2000. Le plus souvent lors d'événements attirant des milliers de personnes à la fois.

Et ce genre de manifestation est courant. Plus de 400 festivals de musique ont par exemple lieu chaque année en Suisse. Leur succès a conduit les scientifiques à se pencher sur les mouvements de foule. Parmi eux, Aïcha Rizzotti, ingénieure à la Haute Ecole Arc Ingénierie - HE-Arc Ingénierie, travaille sur la gestion de foule dans le cadre du programme iNUIT (lire encadré p. 41). Le but de la chercheuse? Analyser les comportements des masses pour prédire les débordements. «Des applications pour smartphones permettent de scanner une foule entière, explique-t-elle. Les données récoltées sont ensuite envoyées à un serveur qui pourra nous avertir s'il y a un problème.»

Pour que l'ordinateur donne l'alerte, Aïcha Rizzotti doit au préalable définir ce qu'elle entend par «problème». Sur la base des plans

du terrain accueillant une manifestation, son équipe modélise les trajectoires que peuvent emprunter les groupes d'individus. Si un groupe tourne d'abord à droite, puis contourne un bâtiment, cela pourrait signifier qu'il se dirige vers la sortie. Et donc qu'il fuit potentiellement une menace provenant de l'intérieur. Il suffit d'intégrer cet enchaînement à l'algorithme pour que, une fois la foule scannée, le système intelligent repère si une importante masse d'individus se dirige vers la sortie et donne l'alerte. Pour définir ces trajectoires, Aïcha Rizzotti s'inspire de deux comportements de foule contradictoires observés sur le terrain. Le premier montre qu'un ensemble de personnes suivra le groupe le plus proche, le second qu'il cherchera à éviter toute collision.

Ces deux mouvements simultanés suggèrent que la foule est une entité dont la dynamique collective repose sur des processus d'auto-organisation. Chaque personne agit suivant ses propres motivations, mais son comportement est tout de même influencé par les personnes autour d'elle. Des exemples du monde animal appuient cette thèse: les déplacements de groupes d'oiseaux ou ceux des bancs de poissons relèveraient d'un processus d'auto-organisation.

L'idée d'un tel processus agissant sur un groupe remonte à la fin du XIX^e siècle. A cette époque, la foule était assimilée à une entité collective: «l'idée est qu'en associant les individus à un

même endroit au même moment, l'intelligence se divise et les consciences fusionnent pour créer une identité collective moins intelligente que la somme de ses parties», indique Pascal Viot, sociologue à l'EPFL. Selon lui, cela se retrouve dans la façon de penser la foule aujourd'hui: elle est souvent décrite comme un «troupeau de moutons, où le moi est complètement noyé».

Mais cette thèse de l'auto-organisation est actuellement controversée. Pascal Viot est d'ailleurs un de ses détracteurs. Selon lui, il existe des dynamiques d'interaction entre les individus au sein d'une foule, mais l'organisation n'y est pas totale. Son opinion va dans le sens des études plus modernes sur la psychologie des foules. Elles montrent que ces masses d'individus ne sont pas irrationnelles. Les foules agissent en fait en fonction des comportements qui sont bénéfiques pour l'identité sociale du groupe. «Ces nouveaux travaux donnent une grande place au «moi» dans la mesure où l'identité personnelle tire des bénéfices de l'identité sociale, explique Fabrizio Butera, professeur de psychologie sociale à l'Université de Lausanne. La distinction entre la foule et l'individu n'a pas lieu d'être: les individus à l'intérieur d'une foule ont les mêmes objectifs que la foule.»

Les mouvements de foule d'animaux, comme ces manchots royaux en Géorgie du Sud, relèveraient d'un processus d'auto-organisation.



TROIS QUESTIONS À

Juergen Ehrensberger

Juergen Ehrensberger est le coordinateur du programme Internet of Things for Urban Innovation (iNUIT) de la HEIG-VD. Son but est de développer des technologies qui relient les mondes réel et virtuel, pour rendre les processus urbains plus intelligents.

Quel est le défi posé par la gestion des foules?

Un aspect important de la gestion des foules est lié à la sécurité physique des individus. Nos systèmes visent à déterminer la densité de personnes dans une zone et à détecter les mouvements dangereux. Le second aspect est la mobilité. Nous voulons contribuer à mieux gérer les flux de personnes, notamment à proximité d'un événement, sur les routes ou dans les gares.

Avez-vous déjà testé votre technologie?

Oui, nous avons testé plusieurs de nos systèmes lors de l'édition précédente du Paléo Festival. Le but était de comprendre les contraintes spécifiques de l'événement. Nous prévoyons leur véritable mise en pratique lors de l'édition 2016.

Dans quels autres domaines ce système peut-il être utile?

On peut penser au domaine médical, notamment à l'aide aux personnes âgées souhaitant rester autonomes. Des capteurs installés dans un appartement peuvent détecter des problèmes et avertir un membre de la famille. L'internet des objets peut aussi servir le secteur de l'énergie. Nous collaborons par exemple avec la Ville de Lausanne pour développer un système intelligent qui vise à optimiser la consommation d'énergie de l'éclairage public.

Des pèlerins musulmans prient autour de la Kaaba le 22 septembre 2015, deux jours avant la bousculade meurtrière.

«Je vis pour un autre»

En tant que garde du corps ou imitateur, comment définirais-je ce moi que je consacre à quelqu'un d'autre? Cette série de portraits esquisse des réponses individuelles.

TEXTE | *Emilie Veillon*
PHOTOS | *Hervé Annen*



Laurence et Claude Denis, fans d'Indochine, Saint-Maurice (VS)

«En concert d'Indochine, on se sent vraiment vivant»

Laurence et Claude Denis portent des slims et des Creepers. Ils ont les cheveux en pétard et une mèche lisse sur le front. Ils y peignent même des couleurs flashy parfois. Un signe distinctif que peu de gens reconnaissent. Excepté les membres de leur seconde famille, celle des fans d'Indochine, un groupe français mené

par Nicola Sirkis. Parents de trois enfants, ils aimaient déjà ce groupe avant de se rencontrer par le biais de leur métier d'ébéniste. Mais c'est un premier concert en 2007 qui les a bouleversés. «On a tout de suite aimé ce que dégagent les fans avec leur look punk rock et l'amour qui régnait entre le groupe et eux», se souvient Laurence. Nicola donne l'impression qu'il vient te chercher dans la foule et chanter juste pour toi. C'était une sacrée émotion. Le lendemain, on a commencé à changer de look.» Durant toutes les tournées qui ont suivi, ils ont multiplié les concerts, rejoignant la centaine de fans qui campent la veille devant les portes pour s'assurer une place dans les deux premiers rangs. «On chante et on danse, sans alcool ni drogue, l'ambiance est bon enfant», renchérit Claude.

Plusieurs fois, Nicola est venu rencontrer les fans au camping. Il est même venu faire un câlin au couple et chanter dans les gradins, l'unique fois où le couple a préféré ce coin plus confortable car ils avaient pris leurs enfants. A une autre reprise, il a fait monter Claude sur scène. «Nicola est très touchant. Il fait attention à ses fans. Il nous écoute vraiment. Il sait qui on est et d'où on vient», assure Laurence. Entre deux tournées, le couple ressent d'abord un gros manque, une espèce d'anxiété désagréable. Ensuite, la vie reprend son cours. Laurence et Claude travaillent dur pour économiser en vue de la prochaine tournée. Au total, ces deux fans «mordus mais posés» ont vu Indochine une trentaine de fois.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

**Gustave Jourdan,
garde du corps,
à Genève**

**«Protéger l'autre implique
de se donner corps et âme»**

Gustave Jourdan a commencé sa carrière de garde du corps en 1990. Il a alors eu l'opportunité d'assurer la protection de la famille d'Alain Delon. Consacré corps et âme à leur bien-être, il a eu la conviction que ce métier était taillé pour lui. En 2001, il a créé sa propre société à Genève et emploie une quinzaine de professionnels de la protection rapprochée de personnes, mais aussi la surveillance et la sécurité de transports de valeurs ou encore de boutiques de luxe.

Afin d'assurer ces missions, un entraînement continu doit être pratiqué. Acquérir une bonne maîtrise des techniques de combat, de l'emploi des armes et de la conduite est indispensable, en parallèle à des formations spécialisées telles que plongée, parachutisme ou ski. «Mon métier appelle discrétion, diplomatie, empathie, intuition, altruisme et la faculté d'inspirer confiance tout en sachant rester dans l'ombre», confie-t-il. Tel un caméléon, le garde du corps doit savoir quand être visible et quand être discret, selon les circonstances. Pour rester entièrement concentré sur les différentes missions assurées par sa société, notamment la protection de plusieurs familles du monde politique ou des médias, Gustave Jourdan met sa vie personnelle de côté. «Je me donne à 100% et n'ai comme priorité que la sécurité de mes clients. En mission, je suis toujours concentré, comme dans une bulle, prêt à donner ma vie pour protéger l'autre. Savoir que la personne me fait confiance et m'apprécie pour mon travail est un bénéfice enrichissant. J'en suis fier.»

**Ian Massera,
imitateur d'Elvis Presley,
Genève**

**«Je ne me suis jamais pris
pour Elvis»**

Reconnu comme l'un des meilleurs imitateurs d'Elvis Presley, Ian Massera fait revivre les concerts légendaires du King, accompagné sur scène par 30 musiciens et choristes. Jusque sur les terres du chanteur, où par deux fois, le Genevois a été élu comme le meilleur imitateur du «King». Sa voix est identique. Ses costumes, guitares, bijoux sont des répliques parfaites, livrées par l'entourage professionnel de la star, notamment ses costumiers. Chacun de ses pas, de ses mouvements de danse, de ses mimiques ou de ses commentaires au public sont imités à la perfection. En 2007, au Parc la Grange, il est arrivé en hélicoptère et a mis 8'000 personnes en transe, jouant le mythique concert d'Hawaï... Mais cela ne fait pas de lui un sosie pour autant. Une fois le show terminé, il retire sa perruque et redevient lui-même, sans aucune ressemblance avec le Texan. «Je prends un pied terrible quand je le personnifie avec ma voix de baryton et l'accent du Tennessee. Mais je me



considère plutôt comme un acteur. Il n'y a pas une fraction de seconde pendant le spectacle où je me prends pour lui. Et je n'ai aucune frustration à ne pas être reconnu pour mes propres chansons, car je défie quiconque de composer quelque chose d'aussi puissant que «My Way» ou «American Trilogy», assure le musicien de formation.

Aux Etats-Unis, Ian Massera a souvent croisé d'autres sosies qui portent toute la journée la banane et

les pantalons à franges. «Du travail pour les psychiatres», analyse-t-il en s'amusant. Lui se dit modeste et respectueux. Comme l'était la star. «Je ne vis pas dans un mausolée à la gloire d'Elvis Presley. Chez moi, une salle est dédiée aux costumes et aux instruments, mais je ne m'y rends que lorsque je prépare de futurs concerts. Le reste du temps, je suis moi et je l'ai toujours été. A la ville, je suis un musicien au crâne rasé, père de deux filles que j'allais chercher à l'école. Et c'est très bien comme ça.»

«J'aime mettre en mots ce que les gens n'arrivent pas à exprimer»

Depuis trente ans, Marianne Bornand met sa plume au service de particuliers, en parallèle aux différents métiers qu'elle a exercés: enseignante de sténographie et de dactylographie, professeure de français dans les bons instituts de la région lémanique, puis juge au Tribunal d'arrondissement de Lausanne pendant dix ans. «J'aime mettre en mots ce que les gens n'arrivent pas à exprimer en prenant soin de bien comprendre ce qu'ils veulent, que ce soit pour une lettre administrative, un carton d'invitation, un poème, une biographie ou un discours du 1^{er} Août», explique avec panache cette ancienne présidente de l'Académie des écrivains publics de Suisse.

Un plaisir qui trouve son origine dans son enfance, puisque jeune écolière, elle avait déjà le souci de bien manier la langue française et possédait une orthographe très sûre. L'aisance des mots et des formules, elle l'a acquise avec le temps, l'écoute et l'ouverture.

Deux qualités fondamentales dans ce métier particulier. «Je reste toujours dans l'ombre, c'est important, pour mieux mettre les mots des autres en lumière», confie-t-elle avec philosophie. Comme lorsque des personnes viennent la voir pour écrire leurs mémoires. «De plus en plus de gens souhaitent laisser un souvenir de leur vie, une trace pour leur entourage. Sans doute parce que l'histoire orale ne se transmet plus beaucoup. Je les accompagne, en guidant les étapes et le rythme du récit, leur conseillant par exemple de commencer par leur plus jeune âge», poursuit celle qui a été appelée à fonder le service bénévole écrivain public dans le cadre de la Maison de la Femme de la Fondation Moret, à Lausanne. Elle a ensuite assuré la bonne marche de l'établissement pendant vingt ans. En retour, la reconnaissance de son travail est très gratifiante: «Je n'ai jamais eu l'ambition d'écrire des romans, ni même ma propre biographie. Etre une tierce personne neutre, à même de donner des idées et d'accompagner les gens dans l'écriture, me convient parfaitement.»

Marianne Bornand,
écrivain public,
Lausanne



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

La polyphonie identitaire des musiciens classiques

Les carrières musicales se diversifient. Enseignement, orchestre, concert, actions caritatives ou création: les possibilités des musiciens sont désormais si nombreuses que des recherches tentent de cerner ces mutations.

TEXTE | *Jonas Pulver*

Soliste? Animateur? Chambriste? Fundraiser? Communicateur? Bête de concours? En 2015, les métiers qu'embrassent les musiciens classiques s'apparentent à un concert identitaire. La multiplication des rôles et des savoir-faire reflète les profondes transformations de ce marché du travail. Le relatif vieillissement des publics, la crise de l'enregistrement et la contraction du sponsorship et des fonds publics pèsent à l'international sur les orchestres et festivals de petite et moyenne taille. En parallèle émergent des manifestations et des ensembles nouveaux, souvent plus spécialisés (instruments baroques, création contemporaine), aux fonctionnements plus agiles, brouillant parfois la distinction entre répertoire classique, jazz et musiques actuelles (à l'instar de la Geneva Camerata ou de l'Ensemble Mise-En de New York). Et puis, plus que jamais, les musiciens consacrent une part importante de leur temps à l'enseignement, dont les prérogatives se trouvent modifiées par les demandes et pratiques des élèves (pluralité des répertoires, jeu en groupe, esprit workshop, etc.).

Comment les institutions de formation peuvent-elles préparer les futurs profession-

nels à gérer un profil identitaire aussi multiple? Quels outils les étudiants ont-ils à disposition pour faire sens d'un «je» au spectre si large? La recherche, qui a désormais sa place dans les Hautes Ecoles de Musique de Suisse, permet d'encadrer cette réflexion et d'en cibler les enjeux. A l'image de Patrick Lehmann, en charge du département des instruments d'orchestre à la Haute école de musique de Genève HEM-GE, ou de Roberta Antonini Philippe, psychologue du sport à l'UNIL et thérapeute, les professionnels qui ont fréquemment affaire aux étudiants des conservatoires le disent volontiers: il existe des différences flagrantes de personnalité et de tempérament entre les violonistes, les souffleurs ou les pianistes. A quoi sont-elles dues? Et qu'en est-il des caractéristiques des musiciens classiques et jazz, des professionnels et des amateurs?

Dans les années 1970 et 1980, plusieurs études psychologiques ont tenté d'apporter une réponse. Mais elles n'ont pas produit un faisceau de preuves convaincant selon Angelika Gusewell, responsable de la recherche à la Haute Ecole de Musique de Lausanne - HEMU, qui a elle aussi exploré la question

dans les années 2000 sous l'angle de la psychologie positive. Ce courant relativement nouveau de la discipline s'intéresse aux ressources du sujet plutôt qu'à ses pathologies. «Il semblerait que les musiciens professionnels ou amateurs aient une plus grande sensibilité pour la beauté – que ce soit celle d'une œuvre d'art, de la nature, d'un comportement vertueux ou d'une performance exceptionnelle – que les non-musiciens, relève Angelika Gusewell. Et les musiciens jazz se distinguent des musiciens classiques par une plus grande créativité.» Mais toute caractérisation plus fine se heurte à des

problèmes de catégories. «Comment fait-on exactement la distinction entre professionnel et amateur, s'interroge la chercheuse. Et entre classique et musiques actuelles?» Un élément, retient son attention: «Nous avons observé que les musiciens amateurs ont une propension plus grande à socialiser et à travailler en équipe que les professionnels.» Est-ce parce que les étudiants des classes professionnelles évoluent dans un milieu concurrentiel? Ou parce qu'ils passent des heures seuls à travailler leur instrument? Le constat invite à réfléchir sur la socialisation primaire des futurs musiciens profes-

L'origine de la figure du virtuose

Dans le courant de l'histoire, on a tantôt valorisé les musiciens, tantôt les musicologues.

«On trouve déjà l'idée de valoriser la virtuosité dans l'Antiquité grecque, explique Nancy Rieben, musicologue. Des interprètes étaient en effet récompensés à l'occasion de concours publics d'aulos ou de cithare lors desquels ils devaient faire la preuve non seulement de leur virtuosité mais aussi de leur talent d'improvisateur. Néanmoins les vainqueurs n'étaient pas désignés comme musiciens, mais comme musicologues. Le théoricien, qui s'adresse à l'esprit, était valorisé par rapport au technicien, qui s'adresse aux sens.» Cette idée va être digérée par la chrétienté: on ne peut pas valoriser la musique ou l'interprète pour eux-mêmes, puisqu'ils détournent du message sacré.

Au Moyen Age subsiste cette prédominance du théoricien (du moins dans le champ savant). Dès «l'ars subtilior», à la fin du XIV^e siècle, puis à la Renaissance, la figure du musicien commence à être remise au centre, et le terme «virtuoso» (qui provient du latin «virtus», soit mérite, valeur, vertu) fait son apparition pour qualifier certains théoriciens, compositeurs ou maîtres de chapelle en Italie. «C'est l'importance prise par l'opéra italien aux XVII^e et XVIII^e, avec ses grands castrats et sopranos, qui permettent au virtuose de s'imposer, poursuit Nancy Rieben. Avec Liszt et l'invention du récital au XIX^e, la virtuosité devient un objectif en soi. Une légère connotation négative demeure associée au mot.»



Au XVIII^e siècle, l'opéra italien a permis à la figure du virtuose de s'imposer. Le célèbre castrat Farinelli (1705-1782) a été peint par Jacopo Amigoni vers 1750-52.

sionnels, qui se passe durant l'enfance, par le biais du milieu familial et de l'interaction avec les professeurs. Doté de capacités de concentration et de persévérance accrues, l'enfant doué «baigne dans une culture spécifique, celle de la musique occidentale savante, met en perspective François Joliat, professeur et chef de projet de recherche à la HEP-BEJUNE. Cette acculturation est propre à un répertoire, à une technique. Elle est dispensée par des experts, et valorisé par le succès – on appelle parfois ces enfants «petits génies». Cet apprentissage produit une identité d'interprète.» A cette identité primaire sont attachées de nombreuses connotations liées à l'histoire et aux représentations du musicien virtuose: la scène et la carrière de soliste comme objectifs à privilégier avant tout; le concert et le succès considérés comme les aboutissements logiques du talent.

Or, si ces représentations tendent à se transformer, elles ont encore un impact sur l'identité du musicien, notamment lors de l'entrée dans la vie professionnelle. «Longtemps, les conservatoires étaient axés sur une tradition d'excellence dans la formation d'interprètes. Jusque dans les années 1990, l'enseignement était considéré comme une fonction alimentaire, même si 95% des musiciens donnent des cours, fait remarquer François Joliat. On observe une tension identitaire: les meilleurs instrumentistes ont la cote durant leurs études de conservatoire et sont valorisés par leur professeur, même si la carrière pourra se révéler décevante. D'un autre côté, des musiciens un peu moins confirmés seront moins bien cotés au conservatoire quand bien même une carrière plus intéressante dans l'enseignement pourra s'ouvrir à eux.»

La professionnalisation du métier est l'une des réponses apportées par la structure des hautes écoles à ces éventuels conflits de l'ego: le futur musicien ne doit pas seulement appliquer des recettes, mais devenir un acteur réflexif de sa branche. «Longtemps, les musiciens ont été des individualistes. Le talent, c'est vous qui le développez. Mais devenir un professionnel, c'est appartenir à une équipe, s'identifier à un collectif», poursuit François Joliat. Au niveau de l'enseignement, cela implique notamment de considérer le professeur comme un coach, et



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

L'enfant doué baigne dans une culture spécifique qui lui donne une identité de «petit génie». La pianiste américaine Emily Bear, née en 2001, est un exemple: elle a commencé le piano à 2 ans et à 8 ans, elle avait déjà composé 350 œuvres.

Artiste, professeur et chercheur: qui signe quoi?

La recherche par la pratique redéfinit les enjeux de la signature pour les artistes et designers.

L'entrée de la recherche au sein des hautes écoles d'art et de musique a fait émerger de nouvelles manières de produire des savoirs. Parce que les professeurs qui y enseignent sont eux-mêmes des artistes, la pratique de la recherche y suit désormais deux tendances. «L'une se calque sur les méthodes des sciences, de l'académie, l'autre cherche à exister à travers les réseaux, les pratiques et les techniques propres à l'art et au design eux-mêmes», explique Patrick Keller, qui mène des activités à l'avant-garde de l'architecture et du design d'interaction tout en enseignant à l'ECAL. Les canaux de valorisation sont assez différents: la reconnaissance en art s'obtient de manière pointue par le biais d'expositions, de publications dans les revues spécialisées, de collaborations avec des curateurs etc., à travers des canaux qui existent «historiquement» et pour la plupart hors du milieu académique. Cela peut s'avérer assez différent des autres domaines (académiques). «Etre praticien me fait devenir professeur, et cela me fait prendre part à des processus de recherche dont les exigences d'«objectivité» ne sont pas toujours en adéquation avec ceux plus expérimentaux de l'art ou du design», résume Patrick Keller, dont le dernier projet de recherche est documenté sur le blog www.iiclouds.org. Il s'agit d'une exposition en forme de cabinet de curiosités qui mélange travail d'étudiant pour le contenu et design signé pour l'infrastructure.

Sans nier l'importance de la recherche académique et de ses dimensions sociologiques et historiques, Patrick Keller se fait l'avocat d'une recherche par et pour le design lui-même. «Ecrire n'est pas le médium premier de nos étudiants. Il s'agit de leur apprendre à communiquer efficacement avec leurs pairs, tout en restant dans les domaines de l'image, de l'objet du graphisme.» Ici, ce n'est pas la mise en contexte théorique et critique qui se trouve au centre du processus. Typiquement, ce type de projet peut être mené en collaboration avec un théoricien, mais initié et porté par un designer ou un artiste. Il est devenu essentiel de faire reconnaître cette manière de pratiquer la recherche, notamment auprès des organes de financement.

Kanye West se considère comme un dieu et décrit sa musique comme étant parfaite. En mai 2015, le rappeur a reçu un doctorat honorifique des mains de Walter Massey, directeur de l'Art Institute of Chicago.



Le rappeur et homme d'affaire américain Jay Z aime se mettre en scène avec des bijoux bling bling. C'est l'un des artistes les mieux payés du monde, avec un revenu net qui s'élève à près de 520 millions de dollars.

L'ego trip des stars du rap

«Dieu m'a choisi. Il a tracé un chemin pour moi. Je suis un messager divin. Mais ma plus grande douleur dans la vie, c'est que je ne me verrai jamais moi-même sur scène, en live.» Rappeur américain et producteur visionnaire, Kanye West est coutumier de ce genre de citations. BBC a affectueusement qualifié son ego d'«odieux». L'auteur Bret Easton Ellis a rappelé dans «Vice» que les entertainers sont en général des égotiques, et que West est l'un des rares «qui l'admet».

Toutes les stars du hip-hop ne projettent pas pareille image. Néanmoins Kanye West incarne un certain paroxysme du rap bling bling, et la démesure de l'ego en est l'un des attributs distinctifs. L'album qu'il a sorti en 2011 avec Jay Z s'intitulait «Watch the Throne». Le rappeur Drake, en 2013, scandait sans retenue «All me». Et si certains ne se cachent pas d'une certaine autodérision (Snoop Dogg), rendant visible la dimension performative de leur personnage, d'autres rigolent peu de leur statut (Sean «Diddy» Comb, 50 Cent, etc.).

Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans les années 1960 et 1970, The Last Poets ou Gil Scott-Heron versaient leur africanité tout en dénonçant le matérialisme et les rapports de classes. Les New-Yorkais de Public

Enemy ou De la Soul, à leur manière, ont porté ce flambeau au fil des années 1980.

Et puis, dans la dernière décennie du XX^e siècle, a émergé un nouveau courant: celui du gangsta rap. Fondé dans une mythologie du gang, du fric et de la provocation, le gangsta rap se réappropriait alors les signes distinctifs de la classe blanche dominante – voitures, bijoux, marques – pour en présenter une forme subvertie, éventuellement parodique. Ce faisant, le gangsta rap est aussi un reflet (grossissant) de l'American dream, de l'économie de marché et de l'entrepreneuriat sauvage. Des figures comme Percy «Master P» Miller ou Diddy ont bâti de véritables empires: labels, vêtements, restaurants, immobilier, magazines...

Aujourd'hui, les fortunes constituées par Jay Z (500 millions) ou Dr Dre (350 millions) sont plus que jamais des symboles de l'autodétermination, de la fabrique de soi et de la mobilité sociale. Dans les ego des stars du hip-hop se reflètent les injonctions du capitalisme tardif et de la démocratie libérale. Mais ce n'est pas tout. S'y traduit, aussi, la possibilité de transcender sa condition, de renverser les anciens rapports de pouvoir, et d'aspirer à davantage de reconnaissance, quelles que soient sa couleur de peau ou ses origines.

non plus comme la personnification de l'instrument. «Aujourd'hui déjà, dans les filières professionnelles, les étudiants n'ont plus un seul, mais plusieurs professeurs.» Ces modèles relativement nouveaux vont subir encore des ajustements. La formation continue des enseignants de musique, organisée par et pour les pairs, en fera sans doute partie.

L'orchestre représente une voie professionnelle qui peut également se révéler en contradiction avec l'individualisme traditionnel du musicien. Pour Patrick Lehmann, «une violoniste en master d'orchestre m'a dit une fois: «Rien ne m'a préparée à ça. Enfant j'ai appris à jouer debout, là je dois jouer assise. On m'a appris à avoir un son très original, et soudain je dois me fondre dans la masse.»» L'orchestre demeure une voie élitiste, éventuellement rigide, et pas forcément enviable pour tous les jeunes. «La nouvelle génération aspire à des parcours plus personnels, plus spécifiques», ajoute Patrick Lehmann.

A l'image, par exemple, du pianiste **Jorge Viladoms Weber** qui partage son temps entre enseignement au Conservatoire de Lausanne, concerts, et activités caritatives avec sa Fondation Crescendo con la Musica qui a pour but de donner accès à la musique aux enfants défavorisés du Mexique. «Il s'agit de trois activités essentielles et complémentaires, confie-t-il. Pour moi, les musiciens ont une obligation morale de partager la musique. On la partage à travers l'enseignement (avec les élèves), les concerts (avec le public) et parfois aussi avec des projets sociaux pour soutenir les plus démunis. Il n'y a pas vraiment de conflit identitaire: je partage mes expériences avec les jeunes, j'apprends moi-même en cherchant des solutions avec eux, et je les invite si je donne un concert.»

La notion de carrière musicale, au XXI^e siècle, va sans doute poursuivre sa diversification. A cette tendance répondent dans les Conservatoires des cursus de plus en plus agiles. Angelika Gusewell explique qu'il s'agit «d'identifier où sont les forces, les intérêts et les ressources des étudiants, puis de savoir comment ils peuvent les mettre au mieux en avant et dans quels contextes professionnels. La recherche peut faire une différence dans ce conseil aux étudiants.»

La visualisation créative est une technique mentale qui permet d'imaginer des situations, des personnes ou des émotions en les orientant vers des buts à atteindre. Cette méthode, inventée par le psychologue français Emile Coué (1857-1926) est utilisée pour améliorer sa qualité de vie et se créer un meilleur avenir.

Le stress des étudiants sous la loupe

Les musiciens sont souvent confrontés à des situations exigeantes. Ils les gèrent différemment selon leur personnalité.

Comment les étudiants se préparent-ils pour des échéances importantes? C'est la question que se sont posée Angelika Gusewell, responsable de la recherche à l'HEMU, et Roberta Antonini Philippe, thérapeute et maître d'enseignement et de recherche en psychologie du sport à l'UNIL. Pour y répondre, elles ont soumis des questionnaires à des étudiants, en amont et en aval d'un concours d'orchestre simulé.

Les premiers résultats indiquent que «la préparation instrumentale est importante, mais qu'il n'y a globalement pas de réelle préparation mentale», selon Roberta Antonini Philippe. Voilà qui tranche fortement avec les athlètes, un milieu que la chercheuse connaît bien. «Les sportifs se préparent sur plusieurs années, ils sont très encadrés. Les routines qui précèdent la performance sont conscientisées et répétées. Les musiciens, eux, se préparent sur plusieurs mois, avec parfois des interruptions. Ils sont assez seuls et peu familiers avec les techniques de visualisation. Généralement, ils n'ont pas de stratégie particulière pour les cinq minutes qui précèdent la performance, pourtant cruciales. Les musiciens sont ouverts aux nouvelles stratégies, mais nous constatons un manque de connaissances et de moyens financiers pour y accéder.»

Entre 2006 et 2009, l'HEMU avait déjà mené un projet sur les exercices respiratoires comme outil de gestion du trac. «Ces exercices parlent à certains étudiants, remarque Angelika Gusewell. Mais les proposer n'est pas tout. Encore faut-il que l'étudiant parvienne à transformer ses habitudes de travail.»



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Jouer en son nom sur scène

Ils s'appellent Simon, Mathias ou Lara. Ils ont joué, en gardant leur prénom, dans une pièce de théâtre. Une expérience passionnante et troublante.

TEXTE | *Mireille Descombes*

Quand on est comédien, ce n'est pas tous les jours qu'un auteur écrit pour vous, qu'il vous offre des phrases cousues sur mesure. Les étudiants de la promotion Bachelor Théâtre de la Manufacture – Haute école de théâtre de Suisse romande ont eu cette chance. En juin 2015, pour leur spectacle de sortie, ces 15 jeunes diplômés présentaient devant un public parfois surpris une pièce de plus de trois heures conçue pour eux par l'écrivain et metteur en scène Pascal Rambert, par ailleurs directeur du T2G - Théâtre de Gennevilliers en France.

Lac, ainsi s'appelle la pièce, confronte le spectateur à un groupe d'acteurs éprouvé par la mort de l'un des leurs. Ils sont réunis pour l'évoquer, pour se détruire ou repartir sur d'autres bases, on ne sait pas trop. L'œuvre se présente comme une partition chorale pour 15 intervenants successifs. Les comédiens restent en scène durant tout le spectacle, le plus souvent en silence. Quand ils prennent la parole, ils s'adressent aux autres. Chaque intervention dure une dizaine de minutes. Un défi pour le metteur en scène Denis Maillefer, à l'origine de cette commande: «il fallait trouver une manière d'appréhender chaque texte différemment, avec des tempos spécifiques, tout en restant dans une manière de jouer commune.»

Dans *Lac*, chaque acteur conserve son prénom. Pascal Rambert est coutumier du fait. Il a procédé de même quand il a écrit pour des comédiens comme Stanislas Nordey, Denis Podalydès ou Emmanuelle Béart. Pourquoi ce besoin de «dédier» ses textes à quelqu'un? «Parce que je n'ai pas d'idées, sourit-il. J'ai besoin de faire tomber des paroles sur des corps qui existent et qui sont à l'origine des mots que j'écris. Je m'attache à une bouche, une façon de bouger, je capte des

énergies et je les transforme en mots. Ce sont des supports.»

Avant d'accepter le mandat de la Manufacture, Pascal Rambert est venu à Lausanne voir jouer les comédiens. «Je voulais être sûr qu'ils formaient un groupe cohérent», dit-il. Il les a écoutés, il a pris des notes, les a photographiés. Et il a commencé à écrire. «Bien sûr, se faire appeler par son prénom sur scène n'est pas anodin, admet-il. C'est une convocation de la personne. Mais je n'écris pas mes rôles à partir de la vie privée des gens. Je les vois comme une biographie rêvée.»

Les comédiens l'ont bien compris. «En nous appelant par nos prénoms, c'est un coup de pouce qu'il nous a donné, mais sans ambiguïté, estime Lola Giouse, comédienne. De toute manière, nos personnages, nous les remplissons toujours de nous-mêmes. Si nous voulons raconter un petit bout d'humanité, il nous faut bien partir de quelque chose, et notre seule matière première, c'est nous.» Son collègue de promotion Mathias Brossard renchérit: «L'utilisation de nos prénoms et le fait que la pièce était écrite pour nous nous ont obligés à être très impliqués.»

Alors, une fois sur scène, Simon, Emma, Jérôme, Marie, Cyrien, Raphaël et les autres n'étaient-ils vraiment plus que des personnages? Pas si simple. Nos deux interlocuteurs reconnaissent en tout cas que ce que Pascal Rambert a saisi de leur groupe, ce qu'il leur a fait dire ou a fait dire à d'autres résonnait souvent de façon juste, voire un peu troublante. Et le metteur en scène s'est-il lui aussi laissé troubler par l'aventure? Denis Maillefer insiste sur la dimension fictionnelle de la pièce, sur le fait que ces prénoms, si souvent énumérés dans la pièce comme une litanie, étaient devenus pour lui ceux des personnages. «Mais c'est une expérience que je n'ai pas encore vraiment digérée, admet-il. La pièce m'a renvoyé à des choses personnelles, des doutes, des souvenirs, des envies. C'est un texte qui demandait de plonger dedans, et on a tous plongé. C'est un texte bouleversant, et je me suis laissé bouleverser.»

«Un schizophrène n'a pas de double personnalité»

La schizophrénie affecte l'identité des personnes atteintes. Le point avec un spécialiste sur les connaissances de cette maladie qui perturbe le traitement de l'information au niveau du cortex.

TEXTE | Catherine Riva



Cette série de chats a été peinte par l'artiste anglais Louis Wain (1860-1939), qui aurait présenté des symptômes de schizophrénie vers l'âge de 50 ans. L'évolution de sa peinture, qui se déstructure de plus en plus au fil du temps, a été mise en relation avec l'influence de sa maladie mentale.

Violence, double personnalité, maladie mentale de l'identité... Pour nombre d'entre nous, la schizophrénie reste associée à des manifestations inquiétantes que la fiction romanesque et le cinéma exploitent. Dans *Psycho*, *A Beautiful Mind*, *Shutter Island* ou *Fight Club*, cette maladie est mise en scène comme l'expression d'une

identité perturbée, avec personnalité multiple et hallucinations visuelles à la clé. Mais ces représentations n'ont pratiquement rien à voir avec la réalité des symptômes (lire encadré p. 53). Le problème, c'est que cela contribue à la stigmatisation des patients.



«La schizophrénie et la personnalité multiple sont deux maladies différentes», souligne Jérôme Favrod, professeur à l'Institut et Haute Ecole de la Santé La Source – HEDS La Source VD et infirmier spécialiste au Service de psychiatrie communautaire au CHUV à Lausanne. «La schizophrénie est une maladie du traitement de l'information au niveau du cortex hétéromodal, alors que la personnalité multiple est une stratégie adoptée par certaines victimes de violences sexuelles dans l'enfance pour faire face», précise-t-il. Quant au raccourci qui consiste à ranger la schizophrénie parmi les «maladies du moi», le spécialiste n'hésite pas à le qualifier d'«offensant pour les patients et les connaissances actuelles».

Les premiers grands essais randomisés sur la schizophrénie ont succédé aux simples études de cas à partir des années 1980. Dans les années 1990 et 2000, des travaux ont été menés sur les hallucinations. Actuellement, des programmes métacognitifs sont conçus avec des traitements ciblés des pensées et des émotions. En trente-cinq ans de carrière, Jérôme Favrod a suivi tous ces développements et créé en 1991 le réseau francophone des programmes de réhabilitation intégrant différentes interventions. Pourtant, le spécialiste constate que ces connaissances peinent à arriver jusqu'aux soignants, avec des conséquences négatives pour les malades: «La psychiatrie produit des données de qualité, mais les luttes d'école et le dogmatisme freinent leur diffusion.» D'où la persistance de concepts obsolètes, comme celui de la «mère

schizophrénogène», culpabilisant et qui ne repose sur aucune donnée. «J'entends encore des soignants me dire qu'on ne peut pas faire de la relaxation avec ces patients, poursuit Jérôme Favrod. Alors que les études sur l'utilisation de cette technique sont très positives.»

Actuellement, le modèle psychologique le plus prometteur est le processus de guérison. Car oui, «on peut se rétablir de la schizophrénie», insiste Jérôme Favrod. Ce modèle a émergé suite aux témoignages de patients, qui ont relaté comment ils avaient repris le pouvoir sur leur existence. La recherche montre que ces cas ne sont pas isolés: «42 à 68% des personnes atteintes de schizophrénie présentent un rétablissement complet», précise Jérôme Favrod. Mais attention, s'en sortir ne signifie pas que tout redevient comme avant. On parle de rétablissement lorsque la personne se remet de la «catastrophe psychologique qu'est la maladie pour mener une vie pleine et significative avec une identité positive fondée sur l'espoir et l'autodétermination». Il se produit donc une transformation: les personnes se sentent différentes de ce qu'elles étaient avant de tomber malades.

Le modèle du rétablissement a mis en évidence cinq phases dans ce processus – moratoire, conscience, préparation, reconstruction, croissance – et propose pour chacune des interventions psycho-éducatives. Lors de la dernière phase, la personne n'est pas forcément libre de symptômes. Mais elle sait gérer sa maladie et est tournée vers l'avenir. ▢

Le point sur les symptômes de la schizophrénie

Les symptômes de la schizophrénie se situent à plusieurs niveaux:

- Symptômes psychotiques: hallucinations auditives («voix»), idées délirantes, désorganisation.
- Symptômes déficitaires: réduction de l'expression verbale et non verbale, difficulté à anticiper le plaisir, retrait social, troubles de l'attention.
- Les hallucinations et idées délirantes apparaissent souvent bien avant la première crise psychotique, à l'adolescence. Les spécialistes insistent sur la nécessité de ne pas les banaliser lorsqu'ils surviennent, afin de construire une alliance thérapeutique avec un médecin.

Eugen Bleuler (1857-1939)

Ce psychiatre suisse est connu pour avoir inventé le terme schizophrénie. Jusque-là, on parlait de démence précoce. Selon lui, la schizophrénie désigne un groupe de maladies mentales chroniques caractérisées par des troubles comme la discordance, le délire paranoïde ou l'autisme.

L'identité des travailleurs en crise

Alors que les études quantifiant le burn-out présentent des résultats alarmants, le bonheur au travail est sur toutes les lèvres. Au point de recréer une forme de pression sur les salariés.

TEXTE | *Patricia Michaud*

«Si nous passons la plus grande partie de notre vie au travail, pourquoi ne pas parler de bonheur au travail?» Ce slogan était le leitmotiv des organisateurs de l'Université du bonheur au travail, mise sur pied à Paris fin 2015. Alors que les études quantifiant le stress et la souffrance au travail sont de plus en plus alarmantes, l'heure est venue de rendre le sourire aux employés. Directeur de la société de coaching Essentiel Management Conseil, Xavier Camby constate qu'«actuellement, de nombreuses personnes exigent que leur travail soit un lieu de réalisation de soi et de développement personnel. On n'a jamais autant travaillé qu'aujourd'hui. Mais les salariés n'acceptent plus de s'épuiser pour rien. Leur activité professionnelle doit faire sens.»

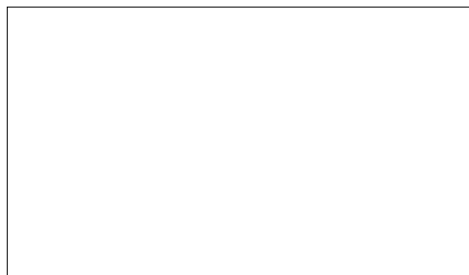
De là à dire que les employés du XXI^e siècle attendent du travail qu'il leur fournisse le bonheur avec un grand B, il y a un pas que Nicky Le Feuvre, professeure de sociologie du travail à l'Université de Lausanne, ne franchit pas: «C'est plutôt de l'ordre de la quête d'une place sociale, voire d'une forme d'épanouissement. Je constate que désormais, le travail est censé répondre à des besoins beaucoup plus sophistiqués qu'avant.» Ce changement, la spécialiste le met en lien «avec les évolutions des systèmes de protection sociale. Après la Seconde Guerre mondiale, on s'est mis à assurer

les travailleurs. Or, aujourd'hui, on attend des gens qu'ils prouvent la légitimité de cette protection. Le travail devient encore plus fondamental, car il permet d'accéder aux droits. Une chercheuse américaine parle même de citoyens-travailleurs.» Parés de ce rôle central, le bureau, l'atelier ou le chantier se muent en lieux sur lesquels s'exerce une forte pression. «Le salarié moderne se doit d'être à fond. Faire correctement son boulot est perçu comme négatif. Il faut aller bien au-delà.»

Nicky Le Feuvre relève une autre nouveauté: «être engagé, c'est aussi témoigner à son employeur un investissement affectif». Les relations professionnelles ressemblent dès lors «de plus en plus à celles qu'on observe dans le privé: sorties à ski, apéros, etc. L'entreprise fonctionne comme une petite famille et le fait de bien s'entendre avec ses collègues devient un critère de réussite professionnelle.» A l'inverse, avoir de mauvaises relations sur le lieu de travail peut entraîner une souffrance qui aurait paru disproportionnée à une autre époque», note Nicky Le Feuvre.

Dans ce contexte de pression accrue, la souffrance au travail atteint des valeurs record. «En France, 64% des salariés déclarent aller au travail avec la peur au ventre, rapporte Xavier Camby. Les employeurs ont demandé ces der-

Dans l'hindouisme, l'avatar est une incarnation d'un dieu sous forme d'animal ou d'humain. Il vient sur Terre pour sauver les mondes du désordre cosmique. Sur les réseaux sociaux, ce terme sanskrit désigne le pseudonyme ou le personnage virtuel d'un internaute.



Les cartes de visites sont des supports de notre moi. Ci-contre, celles des quelques célébrités qui redoublent d'originalité: Mark Zuckerberg, Harry Houdini, Andy Warhol et Steve Martin.

A gauche, les cartes de visites utilisées dans le cadre de la campagne «Double Check» du New York Times.

La carte de visite, ce support du moi

Malgré l'annonce de leur inexorable disparition, les cartes de visite connaissent un succès surprenant.

En 2000, dans «American Psycho», Patrick Bateman, le héros du film, est terrassé par un malaise lors d'une comparaison de cartes de visite entre collègues. Le raffinement de l'une d'entre elles – subtile nuance de blanc, épaisseur finement étudiée et filigranes – surpasse celle du flamboyant golden-boy, couleur os et caractères Silian Rail. Cette scène mythique a-t-elle vieilli? L'ère 2.0 a-t-elle révolutionné notre usage et l'aspect de ces supports de notre moi? Aujourd'hui, chacun continue d'accorder beaucoup d'importance à ces petits rectangles. A la qualité du papier et à la police des caractères sont venus s'ajouter de nouveaux critères distinctifs. Grâce aux nouvelles technologies, chacun

s'improvise graphiste, imprimeur même. Il s'agit de redoubler de créativité en ajoutant, à son nom et adresse, photos, logos ou toute autre expression graphique de son «moi».

Contrairement au net qui relève du domaine public, la carte de visite se cantonne dans la sphère privée. En triant qui y a accès, elle permet son contrôle. Le milliardaire Warren Buffett disposerait ainsi de plusieurs types de cartes. Certaines portant sa devise «Rule 1: never lose money; rule 2: never forget rule number 1», d'autres, la mention «You don't call me. I call you». Mark Zuckerberg, le cofondateur de Facebook aime aussi jouer avec ses «business cards». Au début de sa carrière, ses cartes de visites auraient mentionné la formule «I'm CEO, Bitch».

Les cartes de visite sont anciennes: au XVII^e siècle, les premières consistaient à indiquer ses coordonnées au dos d'une carte à jouer. A l'époque victorienne, on se présentait chez quelqu'un de son rang social, sans espérer

forcément être accueilli, et on abandonnait sa carte de visite. Si, par la suite, une carte était laissée en retour chez soi, cela signifiait qu'une relation pouvait être envisagée.

En 2016, les cartes de visite jouissent encore d'un grand avantage par rapport aux réseaux sociaux en ligne. Elles permettent d'opérer des tris alors que sur les plateformes, on se retrouve rapidement submergé de liens. Et puis, si elles deviennent trop encombrantes, on peut se débarrasser de leur matérialité en les scannant et en les abritant sur la toile, grâce à de multiples applications conçues par des geeks qui – quelle ironie – avaient prédit leur obsolescence. Dans son ouvrage «Seuls ensemble. De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines», Sherry Turkle relève qu'«on m'a récemment tendu des cartes de visite qui listaient le nom de la personne dans la vraie vie, son nom sur Facebook et le nom de son avatar».

Par Geneviève Grimm-Gobat

nières années de plus en plus d'efforts à leurs équipes tout en les considérant comme des variables économiques.» Hormis les très médiatisés burn-out, d'autres conséquences négatives – et coûteuses pour les entreprises – en ont découlé: «De nombreux travailleurs ont réagi en développant leur intelligence protectrice, chacun poursuivant ses seuls objectifs. C'est un non-sens: une entreprise doit encourager l'intelligence collaborative.» Le directeur d'Essentiel Management Conseil voit toutefois «émerger de nouveaux comportements, ceux des managers du futur, attentifs au bien-être de leurs collaborateurs». Selon lui, c'est parce qu'il y a un ruineux excès de souffrance que la question du bonheur au travail est importante actuellement.

Si elle relève aussi un lien direct entre souffrance et bonheur au travail, Céline Desmarais, directrice du MAS Human Systems Engineering de la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud - HEIG-VD (lire encadré ci-dessous), est d'avis que ces deux notions ne sont pas totalement antinomiques. «Mes recherches ont montré que certains managers peuvent éprouver simultanément un grand bien-être au travail tout en connaissant de hauts niveaux de stress. Généralement, la souffrance au travail concerne des gens très engagés. Or, l'engagement est une source de bien-être. Tout n'est pas noir ou blanc.»

Du côté des entreprises, l'explosion des pathologies liées au stress, ainsi que la prise de conscience qu'il faut savoir conserver les talents ont entraîné le recours à de nouvelles techniques managériales. De plus en plus de salariés se voient ainsi proposer sur leur lieu de travail les services de coach en nutrition ou en méditation, alors que leurs cadres apprennent, toujours grâce à des coaches, à pratiquer la conduite bienveillante. Plus radical, le concept d'entreprises libérées, popularisé par Isaac Getz, auteur du livre *Freedom, Inc.*, fait de plus en plus d'émules. «Ses adeptes s'inspirent de sociétés qui ont remis en cause les contraintes qui laminent l'engagement des salariés», explique Céline Desmarais. Si leur efficacité – notamment sur le taux d'absentéisme – a été prouvée par plusieurs études, ces diverses méthodes laissent Nicky Le Feuvre sceptique. Selon la sociologue, introduire une hiérarchie plate «réduit certes les contraintes directes mais peut être source de forte pression sur les collaborateurs ainsi responsabilisés». Quant aux coachings, «ils ne sont que des palliatifs. On propose des méthodes aux collaborateurs pour mieux gérer les exigences des entreprises au lieu de questionner le bien-fondé de ces exigences en tant que telles.»



Mieux valoriser le capital humain, ça s'apprend

La valorisation des systèmes humains est l'un des enjeux majeurs auxquels seront confrontés les systèmes économiques ces prochaines décennies. Forts de ce constat, Céline Desmarais et l'équipe du MAS Human Systems Engineering de la HEIG-VD proposent «d'appréhender en profondeur la complexité des systèmes humains en organisation pour développer un management durable centré sur l'engagement des employés et la mobilisation collective». Cette formation «n'a à ma connaissance pas d'équivalent ailleurs», précise Céline Desmarais. Elle est destinée principalement aux managers, dirigeants et consultants. Elle n'est pas centrée sur les processus classiques de gestion mais plutôt sur l'approfondissement

des connaissances humaines du fonctionnement des groupes et des organisations. Au lieu de se limiter aux analyses rationnelles qui prévalent en économie, ce cursus montre que la création de valeur s'appuie aussi sur des dimensions intangibles: il s'intéresse par exemple aux domaines des émotions, ainsi que de l'intelligence intuitive et collective du système. «Notre approche est multidisciplinaire, avec des éléments de management, de psychologie, de psychanalyse et même des neurosciences, poursuit Céline Desmarais. Les cadres qui suivent nos cours en ressortent transformés, avec la capacité de comprendre leur environnement au moyen de nouvelles grilles de lecture et d'outils innovants. Ils peuvent ainsi mobiliser et accompagner les équipes.»



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Made for myself



La personnalisation d'objets de consommation communs se nomme la «mass-clusivité». Les marques sont nombreuses à utiliser ce concept marketing pour augmenter leurs ventes.

Et le consommateur égocentrique mord à l'hameçon.

TEXTE | *Peggy Frey*

Le business de l'ego et le marketing du moi ont le vent en poupe. Choisir la couleur et les équipements de sa voiture jusque dans les moindres détails, mettre ses initiales sur ses baskets, son sac à main ou la coque de son smartphone: grâce aux nouvelles technologies, beaucoup d'objets du quotidien sont personnalisables. Le phénomène existe depuis longtemps dans certains secteurs de l'artisanat haut de gamme, comme l'explique François Courvoisier, doyen de l'Institut du marketing horloger et professeur à la Haute école de gestion Arc - HEG Arc: «En horlogerie, on crée des pièces uniques ou en très petite série depuis le XVII^e siècle. Certaines maisons en font même une marque de fabrique.» Mais ce qui est nouveau, c'est la récupération de ce concept par l'industrie d'objets de consommation grand public.

Le consommateur souhaite être unique dans un monde de plus en plus globalisé et uniforme. Jouant là-dessus, l'impression de prénoms sur les bouteilles a permis d'augmenter les ventes de Coca. Autoportrait «Seeing Red» de JLC Photography Spokane.

La personnalisation d'un sac griffé ou d'une chemise sur mesure brodée de ses initiales se fait désormais couramment. Et ça fonctionne: lancée en 2009, la campagne «Mon monogramme» de Vuitton fait toujours un tabac. Elle offre la possibilité d'apposer les initiales de son propriétaire à côté de celles du célèbre maroquinier. De quoi rendre son banal sac de série exclusif. Même concept chez le créateur de vêtements Ralph Lauren qui va jusqu'à graver les initiales de l'acheteur sur les boutons de manchettes de ses chemises. «Rendre l'objet unique, c'est une manière de valoriser le client, de jouer sur le relationnel direct et l'émotionnel. Le marketing anticipe et exploite les désirs du consommateur, cela dans le but de générer davantage de satisfaction et de le fidéliser», explique Julien Intartaglia, professeur de marketing et publicité à la HEG Arc. Suite au succès phénoménal de ces campagnes, les objets les plus communs ont aussi commencé à être personnalisés. L'industrie a même fait évoluer le concept en créant la «mass-clusivité», la personnalisation de masse, poussée jusqu'à l'hyperpersonnalisation par l'impression d'un prénom sur l'objet. On a ainsi vu arriver tour à tour les prénoms sur les M&Ms, les bouteilles de Coca ou les pots de Nutella.

Ces stratégies ont été couronnées de succès pour les marques et beaucoup ont poussé le concept encore plus loin. Si l'offre de la bou-

TROIS QUESTIONS À

Didier Louvier

Spécialiste du packaging et professeur à la HEIG-VD, Didier Louvier ne croit pas au succès de la personnalisation sur le long terme. Il observe que les consommateurs restent avant tout sensibles à l'univers propre à une marque, comme la couleur, le logo ou la forme de l'emballage.

En marketing, quelle est l'importance d'un emballage?

L'emballage est un formidable outil de communication et de lien. Par l'attraction qu'il suscite, il est le premier contact visuel, puis éventuellement tactile, entre un consommateur et un produit. Il donne aussi une série d'informations sur le contenu. L'industrie du luxe mise énormément sur le packaging: dans le secteur cosmétique par exemple, il arrive souvent que l'emballage soit plus coûteux que le contenu.

Pourquoi la personnalisation a-t-elle un impact?

En prenant l'exemple d'une bouteille de Coca, l'émotion provoquée par l'impression de son prénom sur l'étiquette peut susciter l'achat, surtout auprès d'une clientèle jeune. Mais, je ne crois pas à ce concept sur le long terme: passé l'effet de surprise, cette mode va s'essouffler. Les consommateurs restent avant tout sensibles à l'univers de références propre à la marque, telles que la couleur, le logo ou la forme de la bouteille. Dans un rayon de supermarché, ces indications retiennent réellement l'attention du client.

Quels procédés techniques favorisent la personnalisation d'un objet?

Ils sont nombreux. Dans l'exemple de l'étiquette personnalisée, l'impression numérique offre la possibilité de customiser rapidement le support imprimé et de l'individualiser, et ce à moindre coût. Mais, au-delà de la personnalisation du packaging, on cherche actuellement plutôt à développer des emballages intelligents et actifs. Ils permettront de vérifier la traçabilité d'un produit ou son impact sur l'environnement, d'en prolonger la fraîcheur ou la qualité gustative.

Par Peggy Frey

teille de Coca personnalisée se limitait par exemple à 150 prénoms au début de la campagne, il est aujourd'hui possible de commander une bouteille à son nom sur internet et de se faire livrer son «flacon» gravé à domicile. Finie la déception de se sentir oublié par la marque: «L'introduction du digital et des nouvelles technologies dans les stratégies marketing ont complètement changé la donne. Ils permettent de collecter et d'exploiter une immense quantité d'informations fournies par les bases de données clients et offrent la possibilité de personnaliser la masse en faisant du one to one sur les objets les plus communs», explique Julien Struchen, spécialiste en marketing et assistant de recherche à la HEG Arc.

La tendance correspond aussi à l'attente du consommateur. «Il souhaite être unique dans un monde de plus en plus globalisé et uniforme, même avec les choses qui ne lui sont pas spécifiques, analyse le sociologue Sandro Cattacin. On ne veut plus de produits standardisés. Afficher son prénom sur un objet donne l'impression d'appartenir à une communauté (celle des mangeurs de Nutella, par exemple, ndlr), tout en se sentant exclusif. Cela crée un lien particulier avec lui, l'extirpe de la standardisation et suscite la reconnaissance rassurante d'autrui.» Coca-Cola a bien compris ce besoin de reconnaissance sociale: le consommateur s'éternise désormais devant le rayon des boissons pour trouver son prénom ou celui de ses proches afin de leur offrir... une bouteille de soda.

A quand la lassitude de voir son prénom trop souvent affiché à côté du logo d'une marque? «Pour l'heure, le concept rapporte, sinon il aurait disparu, souligne Julien Struchen. Financièrement, la personnalisation induit un coût mais reste lucrative pour l'industrie.» Pour éviter la lassitude et la frustration du consommateur, certaines marques se lancent dans un autre créneau de personnalisation: elles permettent au client de devenir le créateur de l'objet ou de son emballage. Avec sa campagne «Build your own», McDonald's offre par exemple à ses clients australiens et américains la possibilité de composer leur propre burger sur des bornes interactives. «Les créateurs de sand-

wichs peuvent ensuite proposer leur invention à un concours. Les meilleurs burgers sont ensuite commercialisés avec le prénom de leur auteur sur l'emballage», raconte Julien Intaraglia. Si toutes ces stratégies qui titillent l'ego du consommateur fonctionnent pour l'instant, l'industrie lorgne déjà vers la multitude de possibilités offertes par l'impression 3D. Il est encore trop tôt pour dire quel sera l'avenir de cette technologie, mais les essais effectués en Chine révolutionnent les modes de fabrication et promettent des opportunités énormes dans la personnalisation des produits. ☺

Mettre un peu de soi dans le projet d'un autre

De plus en plus de gens sont prêts à financer une idée par le biais du crowdfunding. Certains sont mus par des motifs égoïstes, d'autres y voient une façon de rejoindre une communauté ou de soutenir une cause.

TEXTE | Julie Zaugg

Il s'agit d'une simple parka bleue. Mais pas seulement. Dotée d'une quinzaine de poches, elle possède un coussin gonflable, des gants et un masque pour les yeux intégré. Cela lui a valu le surnom de «couteau suisse de la veste». Posté sur la plateforme de crowdfunding Kickstarter en juillet par un étudiant américain, ce vêtement a levé 9 millions de dollars. Plus près de nous, la boulangerie genevoise Eric Emery a réuni 1,2 million de francs, rien qu'en sollicitant l'aide de ses clients par le biais d'une feuille posée sur le comptoir. Cela lui a permis de financer son déménagement et un salon de thé.

Qu'est-ce qui pousse tous ces gens à donner leurs économies à un inconnu? Il s'agit souvent d'un choix tout à fait rationnel. «Les produits qui marchent le mieux sur ces plateformes sont ceux qui répondent à un besoin déjà identifié par la société», fait remarquer **Calin Ionescu**, professeur à la HEG Arc Neuchâtel. Cela explique le succès de la veste couteau suisse. Ou celui de The Coolest, une glacière permettant de fabriquer des glaçons ou de mélanger des boissons qui a levé 13,3 millions de dollars sur Kickstarter. De même, des habitants de Winterthour ont contribué à hauteur de 60'000 francs sur la plateforme suisse WeMakeIt pour construire un terrain de foot couvert.

Cette envie de retour sur investissement est encore plus évidente dans le cas des portails qui sollicitent des prêts pour les entreprises, à l'image de l'américaine Prosper ou de la genevoise WeCan.Fund. «Les firmes obtiennent une estimation de leur taux d'intérêt, calculée sur la base de leur solvabilité et de leur positionnement par rapport à leurs concurrents, et s'en servent pour solliciter des prêts de la part des internautes, explique Vincent Pignon, son fondateur, qui est également chercheur à la Haute école de gestion de Genève – HEG-GE. Pour ces derniers, cela représente une façon de rémunérer leur épargne.» Les taux d'intérêt peuvent atteindre 6%.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

La même logique prévaut pour les plateformes participatives qui permettent de prendre des parts dans une entreprise. Lorsque Thomas Steinemann, un ancien de la marque de vêtements et d'accessoires Fossil, a décidé de redonner vie à la marque horlogère du Locle Dubois & Cie en 2013, il a assorti chaque action, vendue 500 francs, d'un rabais de 50% sur une montre valant 9'000 francs. Un bénéfice garanti.

Mais les donateurs ne sont pas tous mus par des motifs égoïstes. «Beaucoup de gens ont l'impression de rejoindre une communauté, d'acheter le ticket d'entrée d'un club composé de gens avec les mêmes passions qu'eux», relève Elizabeth Gerber de la Northwestern University, dans l'Illinois, qui s'est penchée sur cette question. Elle cite le cas d'une chercheuse spécialisée dans l'anatomie des queues de baleine qui a lancé une campagne de crowdfunding pour financer ses recherches et a eu l'agréable surprise de découvrir tout un groupe de gens fascinés par ce sujet. «Les liens noués ainsi se prolongent parfois dans la vraie vie, ajoute-t-elle. Certains donateurs deviennent amis avec leur bénéficiaire.»

Calin Ionescu a vu l'importance de cet aspect émotionnel lorsqu'il a étudié la possibilité de lancer une campagne de crowdfunding

pour financer un projet de gestion de l'eau en Tanzanie. «Nous avons très vite compris qu'il fallait créer une communauté de gens concernés par le projet et les impliquer dans sa réalisation, note-t-il. Mais cette implication très personnelle engendre aussi son lot de problèmes. «Les contributeurs ont parfois l'impression que le projet leur appartient et vous le font sentir», souligne Elizabeth Gerber. «Le rapport entre le donateur et celui qui reçoit est plus proche de l'actionnariat que du don, rappelle Calin Ionescu. On achète des parts dans le projet de quelqu'un.»

Il existe aussi des donateurs purement altruistes. «Ils donnent pour soutenir une cause qui leur tient à cœur et n'attendent rien en retour, détaille Ivo Blohm, qui dirige le Centre de compétences sur le crowdfunding de l'Université de St-Gall. Ils vont notamment fournir des fonds à des projets que le marché ne financerait pas normalement.» Cela les amène par exemple à soutenir des artistes qui refusent de se plier aux contraintes d'Hollywood ou des grandes maisons de disques. Le cinéaste Spike Lee, l'écrivain Bret Easton Ellis ou l'artiste Marina Abramovic ont tous financé des projets par le biais du crowdfunding. En Suisse, WeMakeIt a permis à un collectif d'artistes de réunir 71'000 francs pour ouvrir un espace de travail collectif à Bâle. «Même à l'ère du téléchargement, les gens sont prêts à payer pour de la musique ou un film, estime Melina Roshard, sa porte-parole. Mais ils préfèrent donner l'argent directement à l'artiste plutôt qu'à un intermédiaire.»

Certains de ces donateurs altruistes veulent soutenir l'économie locale. Comme ceux qui ont financé la boulangerie Emery. «La plupart étaient des clients de l'établissement, relève Vincent Pignon. Ils ont voulu donner un coup de pouce à leur boulangerie de quartier.» La même logique a poussé 265 personnes à réunir près de 62'000 francs sur WeMakeIt pour permettre à un paysan des Grisons d'acheter une ferme. Cette dimension de proximité est si importante que la plateforme a introduit un bouton «recherche» qui permet de filtrer les projets en fonction de leur localisation géographique. ▢

The Coolest, une glacière permettant de fabriquer des glaçons, a levé 13,3 millions de dollars sur la plateforme de crowdfunding Kickstarter. Illustration réalisée par Toby Leigh pour «Hémisphères».

Un sauna financé par des contributeurs

Lorsque Louis Papadopoulos, le patron du Maya Boutique Hôtel en Valais, a décidé d'installer un sauna photovoltaïque au milieu des prés, il s'est tourné vers le crowdfunding. Son appel, posté sur le site 100-Days, lui a permis de récolter 23'000 francs en moins de quatre mois, de la part de 64 contributeurs. Vincent Grèzes, adjoint scientifique au sein de l'Institut Entrepreneuriat & Management de la HES-SO Valais-Wallis HEG, a analysé leurs motivations. «La plupart des donateurs avaient envie de participer au développement local de leur région, à un projet qui se déroulait à côté de chez eux», note-t-il, précisant que 50% étaient des résidents locaux. Ils ont aussi apprécié les contreparties. «Le montant le plus souvent choisi a été celui de 300 francs, car il donnait droit à une nuitée gratuite à l'hôtel», précise-t-il. Un quart des fonds a été fourni par des entreprises du cru. «Elles y ont vu un moyen d'accroître leur visibilité, puisque leur nom sera affiché sur le sauna», note-t-il. Certaines ont d'ailleurs choisi de participer en offrant des prestations en nature.

Des millions de robots et moi, et moi, et moi

Les machines sont toujours plus présentes dans nos vies. Elles nous obligent à développer un langage pour communiquer avec elles. Et cela nous transforme.

TEXTE | *Julie Zaugg*

Lorsque RH3-Y est fatigué, il se met à traîner la roue droite. «Je sais alors qu'il est temps de recharger ses batteries», note Jean-Daniel Dessimoz, qui dirige l'équipe de chercheurs derrière la conception de ce petit robot. Doté d'un bras mécanique, de capteurs de distance et de chaleur, ainsi que de suspensions qui lui permettent de se déplacer en avant, en arrière et latéralement, il a été développé pour servir de robot domestique. «Il peut apporter à boire ou à manger, porter des courses ou ramasser un objet tombé, comme des clés, détaille le professeur de robotique à la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud - HEIG-VD. Cela lui permet d'assister une personne à mobilité réduite par exemple.»

Les robots seront bientôt omniprésents dans nos vies. On les retrouvera derrière les guichets d'hôtel ou d'aéroport, aux caisses des supermarchés, dans les restaurants, à l'intérieur des usines et peut-être même dans les écoles, les hôpitaux et les EMS. Lorsqu'une machine et un humain seront amenés à vivre ensemble et à collaborer de façon aussi intime, la communication sera cruciale selon les experts. Pour donner des instructions à RH3-Y par exemple, il suffit de lui montrer le geste. Si on déplace un objet devant lui, il répète l'opération. «Ses capteurs lui permettent aussi de suivre un humain à travers les différentes pièces d'un appar-

tement», note Jean-Daniel Dessimoz. Il pourra par la suite reproduire ce parcours de façon autonome. «La communication non verbale est la plus efficace, souligne Sonja Caraian, chercheuse spécialisée dans les interactions avec les robots de l'Université de Sydney. Elle permet aux robots d'anticiper ce que l'humain veut, même avant qu'il ne l'ait exprimé, en analysant ses expressions faciales ou la direction dans laquelle il regarde.»

Les robots ont-ils un moi?

L'intégration toujours plus poussée des robots dans nos vies pose la question de leur conscience. «Les machines utilisent des termes comme 'je' ou 'moi', mais il ne s'agit pas d'une vraie conscience de soi, analyse Takayuki Kanda, du laboratoire ATR Intelligent Robotics and Communication de Kyoto, au Japon. Et même si elles parvenaient un jour à vérifier leur état, à détecter une anomalie et à prendre les mesures nécessaires pour la réparer, il ne s'agirait encore que d'une forme très primitive d'identité.»

Certains, à l'image du philosophe suédois Nick Bostrom, pensent néanmoins que les robots développeront un jour une vraie conscience de soi et la capacité à éprouver des émotions humaines, comme la souffrance. Il argumente que cela leur donne des droits. Ceux-ci devront toutefois être adaptés aux caractéristiques de la

machine, selon lui. Si un robot perçoit le passage du temps différemment de nous et qu'il a commis un crime, on doit le condamner à une peine de prison d'une durée correspondant à son propre ressenti, même si cela ne représente que quelques secondes sur une horloge humaine.

Mais un robot avec des droits aura aussi des devoirs. «La situation actuelle est floue, juge Marc Atallah, directeur de la Maison d'Ailleurs à Yverdon, où se tient actuellement une exposition sur les robots. Si un robot arrache une porte de frigo, qui est responsable: la machine, son propriétaire ou son fabricant?» Plus grave, qui porte la responsabilité d'une décision médicale prise par un robot, lorsque celle-ci a mal tourné? Takayuki Kanda pense que c'est au développeur de s'assurer que sa création est sûre: «Il existe déjà des lois en ce sens pour les robots industriels».



Le robot Probo peut exprimer de la joie, du dégoût ou de la fatigue en modifiant le positionnement de ses yeux et de sa trompe. Il a été conçu pour interagir avec les humains et notamment avec des enfants hospitalisés.

Mais le robot aussi doit pouvoir s'exprimer. «Il a toute une panoplie d'outils à disposition: des lumières qui clignent, des signaux sonores et des bras qui lui permettent de pointer du doigt», relève la scientifique. On peut en outre imaginer un robot qui s'agite pour attirer le regard de l'humain et lui indiquer qu'il a quelque chose d'urgent à lui communiquer. Ou à l'inverse, qui se contente de hausser les sourcils lorsqu'un humain passe devant lui pour montrer qu'il a

quelque chose de moyennement urgent à lui transmettre. De même, la façon dont un robot tend un objet pourrait livrer de précieuses indications sur son poids ou sa fragilité.

Une machine peut même exprimer des émotions. Kismet, un robot développé au MIT dans les années 1990, pouvait dresser les oreilles pour signifier son intérêt ou les replier lorsqu'il était fâché. De même, Probo, un éléphant vert créé par l'Université de Bruxelles, peut exprimer de la joie, du dégoût ou de la fatigue en modifiant le positionnement de sa trompe ou de ses yeux. Mais pour Jean-Daniel Dessimoz, de simples icônes diffusés sur un écran de contrôle peuvent être tout aussi efficaces. Un smiley qui fait un clin d'œil signifie que le robot a compris l'ordre; un autre avec un doigt devant la bouche veut dire qu'il est au repos.

Pour l'heure, la plupart des robots prévus pour un cadre domestique arborent une forme humanoïde. «Cela rend la communication plus aisée et naturelle, estime Takayuki Kanda, un chercheur au laboratoire ATR Intelligent Robotics and Communication de Kyoto, au Japon. Lorsque l'on voit une bouche et des yeux sur un robot, on sait immédiatement quelle sera leur fonction. De même s'il se meut comme un humain, en cherchant par exemple



à éviter les collisions, cela le rend plus rassurant.» Il a développé un robot appelé Robovie, qui peut fournir de l'information aux clients d'un centre commercial ou assister les seniors. Fort de ce constat, Jean-Daniel Dessimoz se sert de NAO, un robot blanc qui ressemble à un mini-bonhomme Michelin, comme interface entre l'humain et RH3-Y. «On peut chercher ses yeux, même si ce ne sont que des lumières, dit-il. Cela permet de créer un rapport.» Les enfants et les personnes âgées surtout y sont sensibles.

Si la communication entre les hommes et les robots devient toujours plus intense, ces deux entités vont finir par se transformer mutuellement. «La prise de conscience par les humains qu'ils ne sont pas les seuls à pouvoir effectuer des opérations mathématiques complexes ou à jouer à certains jeux, comme les échecs, a eu un effet transformateur sur leur identité», observe Takayuki Kanda. Ils n'ont plus le monopole de l'intelligence. Depuis la victoire de l'ordinateur Deep Blue sur Garry Kasparov, gagner aux échecs – autrefois considéré comme le signe d'un grand intellect – n'est plus si valorisé.

Les machines peuvent aussi modifier les comportements humains. NAO peut apprendre aux

enfants autistes à regarder les gens dans les yeux ou à partager leurs jouets. D'autres robots ont été programmés pour enseigner aux gens trop extravertis à se taire et aux introvertis à s'affirmer davantage. Lorsque quelqu'un monopolise la parole, ils vont par exemple se mettre à regarder de gauche à droite pour lui signifier qu'il est temps de laisser les autres s'exprimer. Quant aux robots, ils changent aussi au contact des hommes. Plus ils passent de temps en compagnie d'un humain, plus ils apprennent à le connaître et à s'adapter à ses comportements. Un peu à l'image de Siri, l'assistante virtuelle d'Apple, dont les recommandations de restaurant ou de film deviennent toujours plus pertinentes au fur et à mesure qu'elle découvre les goûts de son utilisateur, en s'appuyant sur son historique de recherche.

Un projet fou initié par le milliardaire russe Dmitry Itskov aimerait pousser la transformation de l'espèce humaine plus loin encore. Il souhaite établir une carte extrêmement précise des connexions neurales d'un cerveau, pour le «télécharger» sur le corps d'un robot, afin de constituer un être mi-machine, mi-humain. Il s'est donné jusqu'à 2045 pour y parvenir. L'homme et le robot ne feraient alors plus qu'un. ☞

A l'usine, les robots et les hommes sont collègues

Dans le monde industriel, les machines et les humains collaborent depuis de longues années déjà. «Mais jusqu'ici, les robots devaient être munis de protections ou enfermés dans une cage pour qu'ils ne blessent pas les travailleurs», souligne Philippe Liscia, responsable de l'Institut Horlogerie et Création de la Haute Ecole Arc Ingénierie – HE-Arc Ingénierie.

Une nouvelle génération de robots industriels a toutefois vu le jour. Plus subtils dans leurs gestes, dotés de capteurs qui leur permettent de s'arrêter en plein mouvement lorsqu'ils détectent une collision avec un autre objet et plus lents aussi, ils peuvent travailler côte à côte avec les employés d'usine, comme des collègues.

«Ces machines se prêtent particulièrement bien à des tâches répétitives ou sans grande valeur ajoutée, comme préparer les pièces nécessaires à un assemblage durant la nuit ou la pause, détaille le chercheur. Elles seront adoptées avec enthousiasme par les membres de la génération Y, qui sont technophiles et n'aiment pas les activités redondantes ou pénibles.»



Le système Kuka assiste les ouvriers dans le domaine de la soudure. Cette nouvelle génération de robots industriels travaille désormais côte à côte avec les employés d'usine.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

La génération sandwich, entre autonomie et altruisme

Entre 30 et 65 ans, il n'est plus rare de devoir s'occuper de deux, voire trois générations à la fois. A l'ère de l'hyper-individualisme, comment concilier ce rôle de soutien avec l'épanouissement individuel?

TEXTE | *Matthieu Ruf*

Vous avez des enfants, un ménage à tenir, et vous vous occupez de vos parents ou grands-parents à côté d'un travail exigeant? Vous venez d'atteindre la retraite tant attendue, mais partagez vos semaines entre les soins à votre maman très âgée et la garde de vos petits-enfants? Vous vous demandez régulièrement: quand est-ce que je m'occupe de moi? Alors vous faites partie de la «génération sandwich». Un concept apparu il y a déjà quelques décennies, mais qui prend, en ce début de XXI^e siècle, une nouvelle ampleur. Et invite à une réflexion passionnante sur notre conception de l'individu et de sa liberté.

Le terme désigne, en réalité, davantage un âge de la vie qu'une génération telle que les baby-boomers (1945-1965) ou les X (1965-1980) – qui constituent précisément le gros du «club sandwich» actuel. Un âge, qui peut aller de la trentaine à la soixantaine bien engagée, pendant lequel une personne s'occupe en même temps – que ce soit par les soins, en assurant une présence ou financièrement – de proches plus âgés et d'enfants (ou de jeunes adultes). C'est le cas de l'architecte nyonnais David Prudente, 43 ans et papa d'une fille de 2 ans. Il rend très régulièrement visite à son père, veuf, de 81 ans: «Je le fais volontiers, même si je ne me sens pas obligé. Mais si je ne le vois pas pendant une semaine, il me dit: on ne se voit plus!»

Dans son travail «Mutters Schuhe», la photographe allemande Nina Röder aborde le thème des générations en posant avec les mêmes tenues que sa mère et sa grand-mère. Les photos ont été prises dans différentes pièces de la maison d'enfance de sa mère.



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Prendre soin de ses proches, des petits comme des âgés, est vieux comme le monde. Pourquoi en parler davantage aujourd'hui? Chercheuse à l'Institut et Haute Ecole de la Santé La Source – HEDS La Source VD, Annie Oulevey Bachmann a consacré sa thèse en sciences infirmières au maintien de la santé de ce qu'elle préfère appeler la «génération pivot». Pour cela, elle a interrogé 844 employés d'une administration publique suisse, âgés de 45 à 65 ans. Son enquête révèle un faisceau de conditions nouvelles qui déterminent l'ampleur actuelle du phénomène sandwich.

Les proches de plus en plus sollicités

L'allongement de la durée de vie, d'abord. Aujourd'hui, il n'est plus rare qu'une seule génération sur quatre cotise au système social dans une même famille. Surtout, au-delà de la question de la solidarité financière, le vieillissement implique de plus en plus les «proches aidants» dans les soins quotidiens. En ce sens,

les politiques publiques de promotion du maintien à domicile, qui visent à limiter l'augmentation des coûts de la santé, ont un effet double, note Annie Oulevey Bachmann. «Si les politiques mettent en place tout un système de soutien, comme des soins à domicile de qualité, le virage ambulatoire qui consiste à renvoyer les patients le plus vite possible à la maison accentue la pression sur l'entourage, qui est plus sollicité.»

Or ces proches, conjoints, enfants ou amis, ont des vies très actives et bigarrées, bien éloignées des modèles familiaux traditionnels. Ils ont eu, par exemple, des enfants tardivement, ce qui provoque un chevauchement plus grand entre l'éducation des petits et le soutien aux vieux parents. Certains ont des enfants déjà adultes d'un premier mariage, dont ils paient les études, mais aussi des bébés issus de leur couple actuel, nécessitant un tout autre engagement. D'autres encore doivent



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

verser une pension alimentaire ou ne peuvent pas compter sur l'aide d'un conjoint à la maison. Mobilité et migrations obligent, ces personnes ont peut-être de grandes distances à franchir pour rejoindre leur travail ou le domicile de leurs parents. Enfin, il est possible qu'elles encourent des pressions importantes dans le cadre de leur activité professionnelle.

A ces tendances s'ajoutent des facteurs de stress liés, dans certains pays, à la conjoncture économique, qui donne à la famille ce que le sociologue français Serge Guérin a nommé un «rôle d'amortisseur de crise». Annie Oulevey Bachmann a ainsi observé, dans son étude, que «certains employés envoyaient de l'argent en Espagne ou au Portugal, à leurs parents, dont les retraites avaient diminué drastiquement». Quant aux jeunes, la crise retarde encore plus leur émancipation: en Espagne, où 51% des moins de 25 ans sont au chômage, huit jeunes de moins de 30 ans sur dix vivent toujours chez leurs parents.

Des semaines de 72 heures et un stress élevé
Comment tout cela se traduit-il en termes horaires? Les 23% des personnes interrogées par Annie Oulevey Bachmann qui tombent dans la catégorie sandwich consacrent en moyenne 27 heures par semaine à la charge domestique et familiale, dont 6 aux enfants et/ou petits-enfants, et 6 heures au soin de proches vieillissants. Pour une charge de travail totale, activité professionnelle incluse, de 72 heures par semaine en moyenne. Dans l'une des rares autres études comparatives sur la génération sandwich, conduite au Canada sur des chiffres de 2002, 70% de ses membres disaient ressentir un stress «très élevé ou plutôt élevé», contre 61% des personnes ne s'occupant ni d'enfants ni d'ainés. Et pour beaucoup d'entre elles, ce rôle impliquait des dépenses supplémentaires (40%), des activités sociales modifiées (36%), ou des projets de vacances remaniés (26%).

Etre ainsi «pris en sandwich», est-ce pour autant risquer l'étouffement existentiel? Pas si sûr. La même étude canadienne, mais aussi celle conduite par le Pew Research Center aux Etats-Unis en 2012 montrent qu'être membre de la génération pivot n'a aucune influence sur la

satisfaction générale des personnes. Dans ses recherches, Annie Oulevey Bachmann a constaté qu'il n'y avait pas de lien direct entre la coexistence des charges et une moins bonne santé de l'individu. «Avoir à gérer enfants et activité professionnelle et conjoint et parents, cela peut aider à structurer son quotidien, à mettre des limites. A condition d'être capable de prendre du recul, de ne pas se surenager.»

Mieux, ce rôle de soutien peut même augmenter l'estime de soi, en donnant au proche aidant le sentiment de développer ses compétences, tout en trouvant un sens à sa vie. «Mais attention, prévient la chercheuse lausannoise. Il peut être gratifiant de s'occuper des gens, cela ne veut pourtant pas dire que dans dix ans, l'accumulation d'hormones de stress ne

La politique et moi: les jeunes ne s'en fichent pas

Réputée individualiste et égocentrique, la jeune génération s'intéresse pourtant au débat public. Une recherche montre qu'elle a de la peine à s'identifier au système des partis.

«La politique, ça ne nous intéresse pas.» C'est par cet avertissement que beaucoup de nouveaux citoyens de 18 ans ont commencé à répondre aux questions de Maxime Felder. Ce sociologue à la Haute école de travail social de Genève – HETS-GE a conduit 80 entretiens avec des jeunes adultes de Suisse romande, dans le cadre d'un projet de recherche sur la fabrication de la citoyenneté juvénile. Pas concernés, les jeunes? «Cinq minutes plus tard, ils nous expliquaient tous les débats sur la piétonisation de la grand-rue dans leur commune, ou la présidentielle en France, ou l'initiative sur les 6 semaines de vacances...»

L'idée d'un supposé désintérêt des jeunes pour la chose publique est ancienne, rappelle Maxime Felder. En réalité, «les jeunes ne se comportent pas de façon très différente des adultes». A une exception près: le vote. C'est là que le moi entre en ligne de compte. «Beaucoup d'adultes finissent par un compromis: faire confiance à tel parti. Ces jeunes, à qui on demande d'être autonomes, vivent plusieurs transitions en même temps. Ils ont une conscience aiguë, à ce moment de leur vie, qu'ils se définissent en tant qu'individus par leurs choix. Comment un parti ou un politicien va-t-il les représenter, s'ils sont uniques? Devoir dire oui ou non, et l'idée d'adhérer à une idéologie, pose problème.» Le fait qu'ils soient si bien informés, précisément, peut accentuer encore leur difficulté à trancher. «Cela peut favoriser l'abstentionnisme, conclut Maxime Felder, mais c'est faire fausse route que d'associer cela au désintérêt.»

provoquera pas d'ennui de santé. Or beaucoup d'études montrent que si on prend soin de soi vers 45-60 ans, on sera en meilleure santé plus tard. Et on coûtera donc moins cher à la société...»

La relation devient un élément essentiel du moi

Dans ces conditions, qu'est-ce qui pousse les 35-65 ans d'aujourd'hui à s'occuper tout autant, voire plus, des autres générations que par le passé? Au risque d'y user leur santé, et malgré le sentiment de n'avoir plus de temps pour soi?

Pour David Prudente, il s'agit d'abord de «respect». «Je suis reconnaissant de ce que mon père m'a transmis, de ce qu'il a fait pour mes frères et moi. La moindre des choses, c'est de lui rendre la pareille et de ne pas déléguer cela à d'autres.» Le fait de redonner ce qu'on a reçu est, avec celui de renforcer le lien avec l'aîné, ce qui ressort de façon très marquée du ressenti des proches aidants, selon l'étude de Statistique Canada. Mais n'aurait-on pas le droit de satisfaire d'abord ses plaisirs? De ne pas se sentir concerné?

Oui, sourit Elena Pulcini, parce qu'il ne s'agit pas de droits ou de morale: cela va bien au-delà. Pour cette professeure de philosophie à l'Université de Florence, spécialiste de l'individualisme contemporain et de la «théorie du care», il est aujourd'hui possible de dépasser la supposée dichotomie entre la volonté d'épanouissement personnel, d'une part, et le prétendu «altruisme», d'autre part. Et cela, grâce à l'émancipation des femmes, et à l'effritement de la conception moderne d'un individu considéré comme souverain, autonome, maître de soi, et uniquement masculin. «Il s'agit de récupérer ce qu'on a perdu en raison de l'hégémonie de l'*homo œconomicus*, qui a évacué la dimension de la relation, de la vulnérabilité et de la dépendance du sujet. Ou, plutôt, qui l'a confinée dans le privé, et identifiée aux femmes. Dans les générations précédentes, les femmes n'avaient même pas l'idée de ne pas s'occuper de leurs enfants ou de leurs vieux parents: cela aurait voulu dire renier leur rôle naturel.»

Aujourd'hui, dans la pratique, la division sexuée des tâches est encore forte. En 2014, en Suisse, selon l'Office fédéral de la statistique, 68% des femmes de 40 à 64 ans travaillaient à temps partiel, contre 12,5% des hommes du même âge. Mais, dans les esprits des femmes comme des hommes, ces deux dimensions de l'individu – autonome et dépendant – reprennent désormais leur place. Et si le soin n'est plus «naturellement» donné par une catégorie de personnes, il n'y a plus d'autre choix que de le... choisir. En fondant cette responsabilité, non sur un sens du devoir moral, selon Elena Pulcini, mais sur «la reconnaissance de la valeur de la relation», perçue non comme un sacrifice, mais comme un élément essentiel du Moi.

Génération stéréo

A ce titre, les femmes et hommes sandwichs sont en première ligne de ce changement possible de perspective. Parce que la famille, qu'elle soit nucléaire, élargie, recomposée, monoparentale ou LGBT, est peut-être ce qui nous force le plus clairement à reconnaître que l'on est «inéluçtablement lié aux autres, à d'autres vies, à d'autres destins, rappelle Elena Pulcini. On a besoin de l'autre, pas dans le sens privatif du terme, mais parce que tout ce qui est joie, bonheur, souffrance aussi, tout ce qui est vie, a quelque chose à faire avec l'autre.»

Aux mots de la philosophe font écho ceux de David Prudente: «Ce n'est pas spontané de s'occuper d'autrui. On serait enclin à dire: je préférerais faire autre chose. Mais est-ce la société qui me conditionne à suivre mon propre plaisir, ou moi qui n'ose pas vivre quelque chose? Je peux me consacrer à mes loisirs et oublier la vraie nature de l'être humain. Mais une petite fille et un père qui a 81 ans, c'est une richesse: je ne me vois pas pris en étau, mais plutôt comme le maillon d'une chaîne. Je suis entre les prémices et l'automne de la vie, au milieu. C'est presque un privilège, j'ai la vie en stéréo.» ►

Bibliographie égoцентриque

Le lecteur d'*Hémisphères* trouvera dans ces références matière à poursuivre les réflexions du dossier.

Crowdfunding

Best Practice: Maya Boutique Hôtel. Leçons du premier cas de crowdfunding dans le tourisme en Suisse, Grèzes V., Jahrbuch der Schweizer Hotellerie, 2015

Crowdfunded Tourism Activities: Study on the Direct Impact of Swiss Crowdfunding Platforms on the Tourism Industry, Grèzes V., Emery L., Schegg R., Perruchoud A., Travel & Tourism Research Association, 2015

Ego business

Génération Pub: de l'enfant à l'adulte, tous sous influence? Intartaglia J., De Boeck, 2015

Le marketing expérimental appliqué à l'horlogerie, Zorik K., Courvoisier F., Editions Loisirs et Pédagogie, 2013

Identité du musicien

Are musicians particularly sensitive to beauty and goodness? Güsewell, A., Ruch, W., Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts, 8, 2013

Character strength profiles of musicians and non-musicians, Güsewell, A., Ruch, W., Journal of Arts and Humanities, 4(6), 2015

Exercices respiratoires comme méthode de gestion du trac - étude pilote, Güsewell A., Recherche en éducation musicale, 28, 2010

Génération sandwich

Developing a Theoretical Framework Using a Nursing Perspective to Investigate Perceived Health in the «Sandwich Generation» Group, Oulevey Bachmann A., Danuser B., Morin D., Nursing Science Quarterly, 284, 2015

La fabrication de la citoyenneté juvénile dans les rituels politiques. Expériences croisées de jeunes majeur-e-s et d'autorités communales, Ossipow L., Cuspor I., Felder M., Recherche en cours, 13DPD3_135025/1, soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique

Je mange donc je suis

La nutriginomie dans votre assiette, Constantin N., Wahli W., De Boeck, 2011

Les alimentations particulières, Fischler C., Odile Jacob, 2013

The burden of maintaining weight loss on eating, weight and shape concerns, Carrard, I., Schmutz, N., Kruseman, M., Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics, 2014

Littérature

A week at the airport, de Botton A., Vintage, 2010
EasyJet, Friederich A., Allia, 2014

Patient digital

A Cloud-based e-Health Architecture for Privacy

Preserving Data Integration, Dubovitskaya A., Urovi V., Vasirani M., Aberer K., Schumacher M., IFIP Advances in Information and Communication Technology, 2015

Philosophie

Les sources du moi: la formation de l'identité moderne, Taylor C., Seuil, 1998

Situation de la France, Manent P., Desclée de Brouwer, 2015

Psychologie

L'intimité surexposée, Tisseron S., Hachette, 2002

Quantified self

How Users Search and What They Search for in the Medical Domain – Understanding Laypeople and Experts Through Query Logs, Palotti J., Hanbury A., Müller H., Kahn C., Journal of Information Retrieval, 2016

Quantified self: les apprentis sorciers du «moi connecté», Gicquel C., Guyot P., Fyp, 2015

Social Internet of Things: The Potential of the Internet of Things for Defining Human Behaviours, Jara A., Bocchi Y., Genoud D., International Conference on Intelligent Networking and Collaborative Systems, Italy, 2014

Religion

Religion et spiritualité à l'ère de l'égo. Quatre profils d'(in-)fidélité, Stolz J., Könemann J., Schneuwly Purdie M., Englberger T., Krüggeler M., Labor et Fides, 2015

Robots

Cognition, Cognitics, and Team Action – Five Theses for a Better World, Dessimoz J.-D., Proceedings of the Workshop on New Research Frontiers for Intelligent Autonomous Systems (NRF-IAS), Italy, 2014

Schizophrénie

Se rétablir de la schizophrénie. Guide pratique pour les professionnels, Favrod J., Maire A., Rekhaj S., Nguyen A., Elsevier Masson, 2015

Sociologie

Disparaître de soi: une tentation contemporaine, Le Breton D., Métailié, 2015

Les sociologies de l'individu, de Singly F. & Martuccelli D., Armand Colin, 2012

L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action, Lahire B., Nathan, 1998

L'individu incertain, Ehrenberg A., Hachette, 1999

Seuls ensemble. De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines, Turkle S., L'Echappée, 2015

Identité des travailleurs

Liberté & Cie, Carney B., Getz I., Fayard, 2012

Organisational commitment: in sickness and in health?, Carrier Vernhet A., Commeiras N., Desmarais C., Revue de Gestion des Ressources Humaines, 94, 2014



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Toby Leigh

Toby Leigh a réalisé l'illustration de l'article sur le crowdfunding. Ce dessinateur londonien confie qu'il est très inspiré par le métro de sa ville. Il se dit carrément obsédé par cet univers agressif, les gens qui le peuplent et leurs conversations. Son ego disparaît lorsqu'il monte dans une rame, mais quand il réussit à s'asseoir sur la dernière banquette de libre, il se sent génial. «Mon ego se résume à cela: je crois à la justice et au respect des autres, mais lorsque je suis servi en premier dans un bar, je me sens vraiment bien.»

Page 62

Yann Bocchi

A l'heure où n'importe quel smartphone moderne compte chacun de nos pas sans nous demander notre avis, plus rien n'échappe aux capteurs: «Techniquement, il n'existe plus de limites à ce qu'on peut mesurer, que ce soit automatiquement ou manuellement, explique Yann Bocchi, professeur d'informatique de gestion et spécialiste de l'internet des objets à HES-SO Valais-Wallis. Tout peut s'imaginer.»

Page 36

Samira Payot

La cofondatrice du site «lepetitcorrecteur.com» (et plus récemment de weDoux.ch) travaille dans l'ombre de talentueux rédacteurs depuis toujours. Elle corrige depuis quinze ans des magazines aussi divers que «Hémisphères», «Campus», «PME Magazine» ou «La Vp». 50 milliards de Chinois et moi et moi et moi... Exister ou ne pas exister... sur les réseaux sociaux? Le Moi du XXI^e siècle se voudrait plus gros que le bœuf. Mais son ego démesuré ne chercherait-il pas son reflet dans un miroir aux alouettes?

Thierry Parel

Le photographe Thierry Parel réalise régulièrement les portraits de chercheurs pour «Hémisphères». Dans ce volume, il a capté ceux qui apparaissent dans le Bulletin. Neuchâtelois d'origine mais basé à Genève, il travaille comme photographe professionnel depuis 1992 et est désormais spécialisé dans le reportage scientifique, le portrait, les espaces verts et l'architecture. Pour lui, le moi du photographe disparaît souvent dans l'objet photographié. Un exemple? Il n'a pas hésité à passer son brevet de plongée afin d'accompagner une mission scientifique en Nouvelle-Calédonie.

Céline Desmarais

«Mes recherches ont montré que certains managers peuvent éprouver simultanément un grand bien-être au travail, tout en connaissant de hauts niveaux de stress, indique Céline Desmarais, directrice du MAS Human Systems Engineering de la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD, dans l'article qui analyse l'identité des travailleurs. Généralement, la souffrance au travail concerne des gens très engagés. Or, l'engagement est une source de bien-être. Tout n'est pas noir ou blanc.»

Page 54

CONTRIBUTIONS

Calin Ionescu

Calin Ionescu est professeur à la Haute école de gestion Arc de Neuchâtel – HEG Arc et spécialiste du crowdfunding. Il observe que les aspects émotionnels peuvent être très importants pour les donateurs lorsqu'ils investissent dans un projet. Une implication personnelle qui peut parfois poser problème, car ils s'approprient trop le projet.

Page 61



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Andrée-Marie Dussault

Québécoise d'origine, Andrée-Marie Dussault est journaliste indépendante depuis 2004 et vit au Tessin depuis un an. Elle a contribué au présent numéro avec un texte sur le rapport complexe entre la façon de s'alimenter et l'identité personnelle revendiquée par les individus. Le «moi» représente pour elle la petite voix au fond de l'être qui fait la part des choses entre la pomme du désir et le fruit de la raison.

Page 20

Antoine Menuisier

Journaliste free-lance vivant à Paris, ex-«Nouveau Quotidien» et «Le Temps», Antoine Menuisier a signé pour le Bulletin un article sur un sujet flippant: y a-t-il un bon âge pour mourir? «Vous comprendrez donc que je prenne mes distances avec ce moi en fin de vie pour aborder le vrai moi, qui ne peut être qu'éternel, et se joue de la mort comme l'aube de la nuit», explique-t-il. Mais puisqu'il faut être sérieux, Antoine Menuisier considère que tant qu'il ne sera pas passé «chez Ruquier» (ou son successeur), son moi restera insatisfait.

Bulletin page 26

Isabelle Carrard

«Ce qui affecte l'identité, c'est d'avoir un surpoids dans une société où c'est très stigmatisé, observe Isabelle Carrard, professeure à la Haute école de santé de Genève – HedS-GE et auteure d'une étude sur les personnes qui ont réussi le pari d'une perte de poids durable. Cela laisse des traces. Les gens concernés intériorisent les préjugés liés au surpoids.»

Page 20

Julien Calligaro

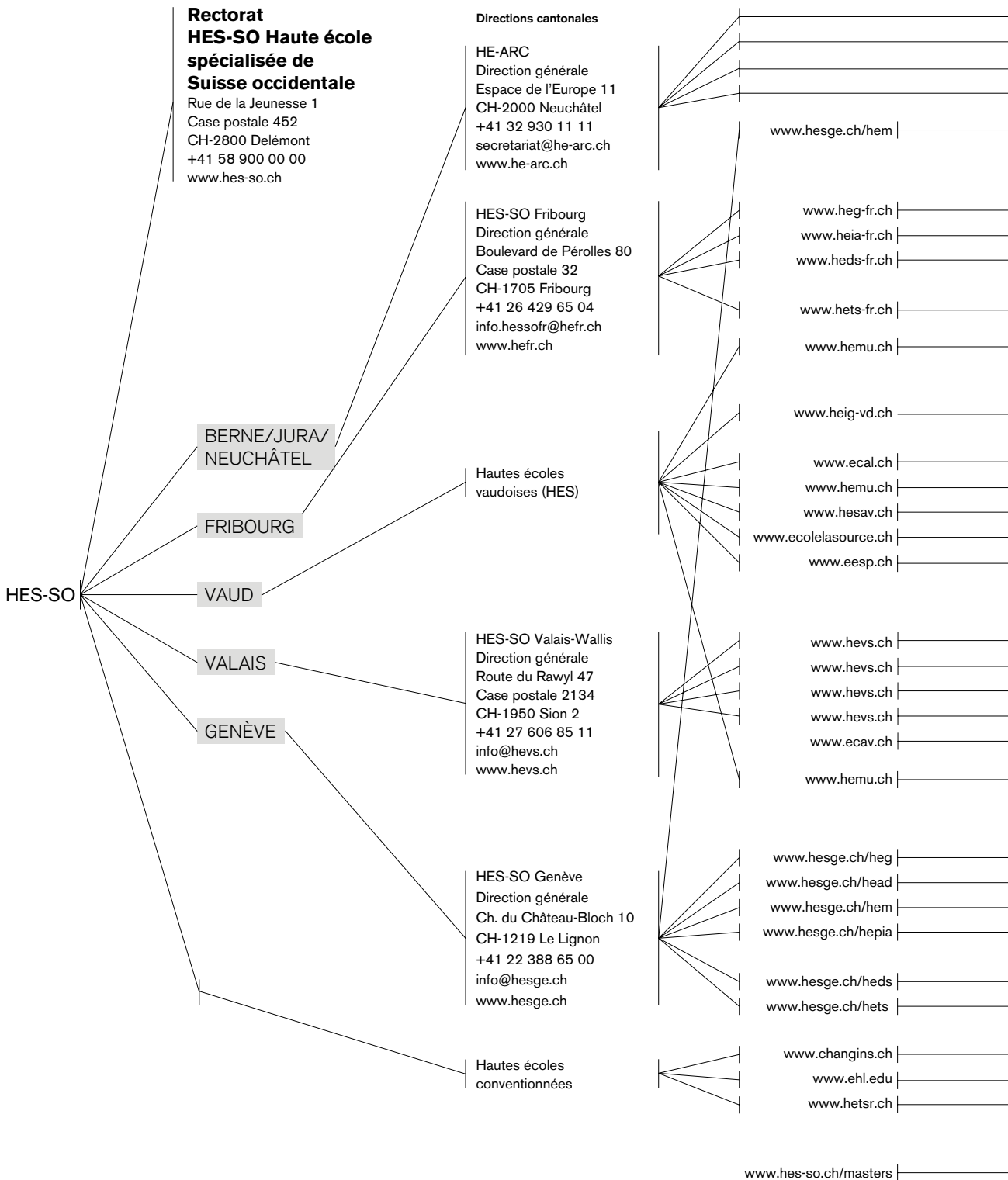
Journaliste free-lance, Julien Calligaro est diplômé en science politique à l'Université de Genève. Il a écrit pour ce numéro l'article sur les mouvements de foule. Le moi évoque pour lui l'affirmation de la personnalité, la certitude que l'on est quelqu'un avant d'être quelqu'un d'autre. Cela lui rappelle également un cours lointain sur la psychanalyse freudienne, dont il a mis des semaines à se remettre.

Page 40

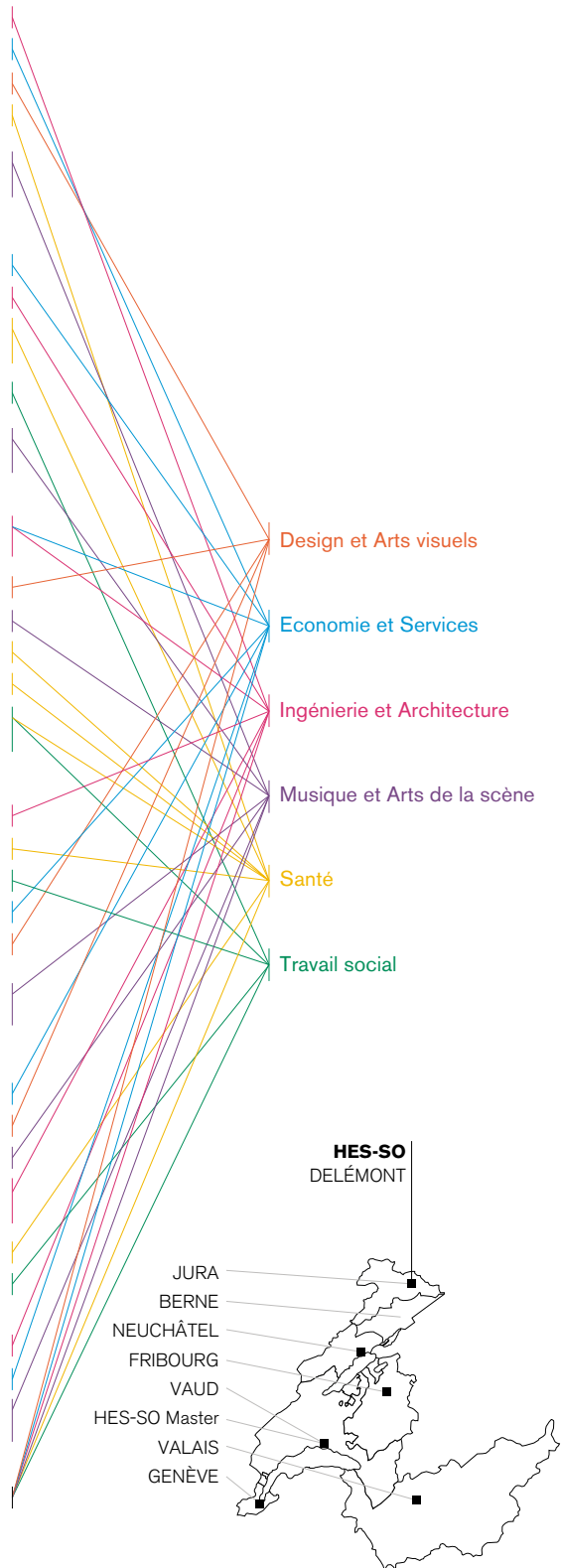
Jérôme Favrod

Violence, double personnalité, maladie mentale de l'identité... La schizophrénie reste associée à des manifestations inquiétantes et cela exaspère Jérôme Favrod, professeur à l'Institut et Haute Ecole de la Santé La Source – HEDS La Source VD et infirmier spécialiste au CHUV à Lausanne. Car aussi spectaculaires qu'elles soient, ces représentations n'ont pratiquement rien à voir avec la réalité des symptômes de la schizophrénie et contribuent à la stigmatisation des patients.

Page 52



- Haute Ecole Arc Ingénierie – HE-Arc Ingénierie
- Haute école de gestion Arc – HEG Arc
- Haute Ecole Arc Conservation-restauration
- Haute Ecole Arc Santé – HE-Arc Santé
- Haute école de musique de Genève HEM – Site de Neuchâtel
- Haute école de gestion de Fribourg – HEG-FR
- Haute école d'ingénierie et d'architecture de Fribourg – HEIA-FR
- Haute école de santé Fribourg – HEdS-FR
Hochschule für Gesundheit Freiburg
- Haute école de travail social Fribourg – HETS-FR
- Haute Ecole de Musique de Lausanne HEMU – Site de Fribourg
- Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud – HEIG-VD
- ECAL/Ecole cantonale d'art Lausanne
- Haute Ecole de Musique de Lausanne – HEMU
- HESAV – Haute Ecole de Santé Vaud
- Institut et Haute Ecole de la Santé La Source – HEDS La Source
- Haute école de travail social et de la santé | EESP | Lausanne – HETS&Sa
- HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole d'Ingénierie - HEI
- HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole de Santé - HEdS
- HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole de Travail Social - HETS
- HES-SO Valais-Wallis - Haute Ecole de Gestion & Tourisme - HEG
- Ecole cantonale d'art du Valais – ECAV
- Haute Ecole de Musique de Lausanne HEMU – Site de Sion
- Haute école de gestion de Genève – HEG-GE
- Haute école d'art et de design Genève – HEAD - Genève
- Haute école de musique de Genève – HEM-GE
- Haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève – hepia
- Haute école de santé Genève – HEdS-GE
- Haute école de travail social Genève – HETS-GE
- Changins – Haute école de viticulture et œnologie
- Ecole hôtelière de Lausanne – EHL
- Haute école de théâtre de Suisse romande – La Manufacture - HETSr
- HES-SO Master



- Couverture: Romain Guerini
 Dos couverture: Romain Guerini
 Rabat gauche: John M Armleder
 «Lubaantun», 2003
 Miroir plexiglas, 120 x 105 cm
 Edition Hard Hat, Genève
 www.hard-hat.ch
 Rabat droit: Charles Allan Gilbert
 «All is Vanity», 1892
 Gravure à l'encre, 45 x 39,9 cm
- p. 4 Peter Voerman
 Fotolia
- p. 5 Thierry Parel
- p. 6 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 8 D'après Frans Hals, Portrait de René Descartes, 1649, huile sur toile, 78 x 69 cm (Musée du Louvre, Paris)
- p. 10 DR
 Henry Gray, Anatomy of the Human Body, 1918
 DR
- p. 11 Gafa Kassim
 Parmigianino, Autoportrait dans un miroir convexe, 1524, Huile sur bois, 24,4 cm
- p. 13 Romain Guerini
- p. 15 Philippe Matsas
- p. 19 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 21 Peter Menzel
- p. 22 Bertrand Rey
- p. 23 Amalia Ulman

- p. 24 #ECAL #PhotoBooth
 Nicolas Haeni
- p. 25 PocketSizeMe
- p. 26 Rembrandt, autoportrait,
 Huile sur toile, 84,5 x 66 cm
- Vincent van Gogh, autoportrait,
 Huile sur toile, 54 x 65 cm
- p. 28 Luca Bruno/AP
 Michael Sohn/AP
- p. 30 Romain Guerini
- p. 33 Vincent Calmel

ICONOGRAPHIE

- p. 35 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 36 Bertrand Rey
- p. 37 Benjamin Rasmussen
- p. 39 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 41 Robert Harding/AFP
 Ahmad Masood/Reuters
- p. 42 Hervé Annen
- p. 43 Hervé Annen
- p. 44 Hervé Annen
- p. 45 Hervé Annen

- p. 47 Jacopo Amigoni,
 Carlo Broschi, Farinelli
 vers 1750-52, huile sur toile,
 82 cm x 61 cm
- p. 48 Emily Bear
- p. 49 Jim Young/Reuters
 Perou/Camera Press
- p. 50 DR
- p. 52 Louis Wain
- p. 53 Bertrand Rey
 DR
- p. 55 DR
- p. 56 Bertrand Rey
- p. 57 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 58 JLC Photography Spokane
- p. 61 Bertrand Rey
- p. 62 Toby Leigh
- p. 65 Bertrand Rey
 François Lenoir/Reuters
- p. 66 Kuka
- p. 67 Hans Eijkelboom, «Hommes du XXI^e siècle», www.phaidon.com
- p. 68 Nina Röder
- p. 69 Nina Röder
- p. 74 Bertrand Rey
 DR
- p. 75 Bertrand Rey
 DR

HÉMISPHÈRES

**La revue suisse de la recherche
et de ses applications**

www.revuehemispheres.com

Edition

HES-SO Services centraux
Rue de la Jeunesse 1
2800 Delémont
Suisse
T. +41 58 900 00 00
hemispheres@hes-so.ch

Comité éditorial

Luc Bergeron, Philippe Bonhôte, Rémy Campos,
Yvane Chapuis, Annamaria Colombo Wiget,
Yolande Estermann, Angelika Güsewell, Clara James,
Florent Ledentu, Philippe Longchamp, Max Monti,
Vincent Moser, Laurence Ossipow Wüest,
Anne-Catherine Sutermeister, Marianne Tellenbach

Réalisation éditoriale et graphique

LargeNetwork
Press agency
Rue Abraham-Gevray 6
1201 Genève
Suisse
T. +41 22 919 19 19
info@LargeNetwork.com

IMPRESSUM

Responsables de la publication

Pierre Grosjean, Gabriel Sigris

Direction de projet

Geneviève Ruiz

Responsable visuel de projet

Romain Guerini

Rédaction

Céline Bilardo, Adrià Budry Carbo, Julien Calligaro,
Mireille Descombes, Andrée-Marie Dussault, Peggy Frey,
Geneviève Grimm-Gobat, Serge Maillard, Patricia Michaud,
Sylvain Menétrey, Jean-Christophe Piot, Jonas Pulver,
Catherine Riva, Matthieu Ruf, Geneviève Ruiz,
Emilie Veillon, Julie Zaugg

Images

Hervé Annen, Vincent Calmel, Sabrine Elias Ducret,
Toby Leigh, Olivia de Quatrebarbes, Bertrand Rey

Maquette & mise en page

Sandro Bacco, Romain Guerini

Couverture

Romain Guerini

Relecture

Alexia Payot, Samira Payot
www.lepetitcorrecteur.com

N° ISSN 2235-0330



La version complète
de la revue est en vente
sur le site
www.revuehemispheres.com

Vanité

«All Is Vanity» est une oeuvre de l'illustrateur américain Charles Allan Gilbert (1873-1929). Cette gravure à l'encre a été réalisée en 1892 et publiée dans le magazine «Life» en 1902. Elle a ensuite connu un immense succès populaire. A travers ce «memento mori», l'auteur évoque la destinée mortelle de l'homme et la vanité de ses activités terrestres.

x

CHF 9.- €9.-

N°ISSN 2235-0330



9 772235 033009 10